

**Pierre Béhel**

# **La fille d'un soir**

***Roman***

## **La fille d'un soir**

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

**<http://www.pierrebehel.fr>**

## La fille d'un soir

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

# La fille d'un soir

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

# La fille d'un soir

# La fille d'un soir

## Chapitre 1

Elle était jeune. Elle était belle. Elle dansait de manière provocante avec une cible évidente. Elle vint se frotter à lui qui n'en demandait pas tant. La regarder lui aurait suffi amplement. La regarder pour se rappeler qu'il fut jeune et dragueur, entre quinze et vingt ans auparavant. La regarder pour se rappeler quelles filles il séduisait tant d'années auparavant.

Les longs cheveux noirs à peine ondulés brillaient dans les lumières éclairant la piste de danse. Ils encerclaient un visage ovale respirant la joie d'être là. Une bouche aux lèvres fines. Un nez certes aquilin mais pas trop afin de rester mignon et séparant, quand elle souriait, deux pommettes saillantes de ses lèvres grenats. Et surtout, il y avait ce regard, ces yeux verts ou noisettes qui pouvaient percer un homme en plein coeur plus sûrement qu'une épée bien aiguisée.

Lui, il avait du mal à comprendre pourquoi cette fille avait choisi de sortir ce soir dans cette boîte de nuit où elle devait être la seule à ne pas être au moins trentenaire. Les vieux tubes discos, franchement, quels jeunes s'intéressent à ça ?

Et puis, pourquoi lui ? Le cadre moyen, moyen à tous points de vues (âge, fortune, physique, emploi...), est-il un fantasme chez une jolie jeune fille d'à peine

## La fille d'un soir

vingt ans pouvant se choisir de nombreux autres amants plus jeunes, mieux nés ou plus fortunés ?

Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus réfléchi avec ses deux hémisphères inférieurs. Ses deux hémisphères supérieurs, eux, allumaient tous les signaux d'alarme. A gauche, la logique voulait qu'elle soit au mieux une pute cherchant un gogo à plumer. A droite, que son expression n'était pas franche et honnête, que quelque chose clochait.

Mais elle se déhanchait avec passion. Sa jupe en cuir était courte, son décolleté profond.

D'autres mâles s'approchaient mais elle les ignorait ou, au mieux, leur faisait rapidement comprendre, avec une petite moue et un signe de tête que, non, un seul pourrait avoir ses faveurs ce soir.

Et c'était lui, celui qu'elle regardait, celui auquel elle se frottait, celui dont elle prit les mains pour qu'il la fasse tourner et finir dans ses bras, celui avec qui elle resta lorsque la musique se changea en slow, celui contre l'épaule duquel elle posa sa tête...

Elle savourait son triomphe et dévorait des yeux l'homme tandis que celui-ci lui retirait sa culotte. Elle était assise sur le lit et se massait le dessous des seins pour bien les faire pointer vers lui. Ils étaient juste assez volumineux pour occuper un honnête homme et agressifs comme des obus.



## La fille d'un soir

Il lui avait juste demandé : « Tu es majeure, au moins ? »

« Bien sûr, sinon je n'aurais pas pu entrer dans la boîte, voyons... »

L'hôtel n'était pas d'une grande classe mais, situé juste en face de la boîte de nuit, il avait l'habitude de recevoir une clientèle de couples fort tard dans la nuit. Il n'hésitait pas à relouer plusieurs fois la même chambre à des couples changeants. Une femme d'entretien était de permanence et nettoyait les chambres au fur et à mesure que le portier recevait les clés.

Et puis le lit était confortable, silencieux lorsqu'on s'activait sur lui. La chambre sentait le propre forcé, quelques odeurs de produits d'entretien résiduelles mais surtout de désodorisants pour empêcher la sueur des occupants successifs d'incommoder les suivants. Et, enfin, elle disposait d'une salle de douche et de toilettes.

« Ah le grand moment romantique... » sourit-elle.

Il ne répondit rien, se contentant de lever les épaules en enfilant le préservatif. Il était bien obligé de se coller ce truc, même s'il avait toujours détesté ça. Ah, quand il était jeune, on en parlait pas de Sida. Et les filles étaient ravies de prendre la pilule pour pouvoir se donner sans retenue.

La prenant sous les bras et plaquant son visage sur la poitrine jeune et ferme qu'il ne put qu'embrasser, il

## La fille d'un soir

se glissa entre les deux jolies jambes qui, doucement, se resserrèrent autour de sa taille tandis que les deux yeux verts ou noisettes pénétraient dans son regard d'homme incapable, désormais, de penser ou de se retenir, même s'il se persuadait qu'elle était le diable en personne.

« Vas-y, prends-moi maintenant, n'attends pas » lui susurra-t-elle dans l'oreille en le plaquant à elle, une main derrière le crâne et l'autre dans le dos, les lèvres bientôt collées aux siennes.

Il obéit sans se faire prier davantage.

# La fille d'un soir

## Chapitre 2

Il n'avait plus l'âge de ce genre de virées. Il le savait. Il se fatiguait vite maintenant, ne pratiquant guère de sport. Pourtant, elle avait eu l'air d'être satisfaite de ses performances, même s'il s'était endormi rapidement.

Mais, au milieu de son sommeil lourd de la fatigue d'une semaine de travail ajoutée à celle d'une soirée lui ayant rappelé ses jeunes années, quelque chose le dérangeait et amenait sa conscience à vouloir reprendre le contrôle. D'abord, il y avait eu cette sensation d'humidité. Même si le mot « humide » n'était pas le plus approprié. « Poisseux » serait mieux. Même s'ils avaient forniqué toute la nuit, comme lorsqu'il était jeune, jamais il n'aurait pu suer suffisamment pour que le lit soit à ce point mouillé. Sa main tâta le drap et il se frotta les doigts pour qu'il puisse constater que, effectivement, le lit était détrempé par quelque chose de pas tout à fait liquide.

Il y avait aussi une odeur étrange. Quelque chose que sa conscience ne parvenait pas à identifier mais qui, au fin fond de son esprit, provoquait des angoisses.

Alors qu'il commençait à s'éveiller, une lueur perça ses paupières avant même qu'il n'ouvre les yeux. Une lumière était allumée dans la chambre.

Il ouvrit les yeux tout à fait.

## La fille d'un soir

Il hurla.

Elle semblait avoir deux sourires aussi rouges l'un que l'autre. Sa gorge était ouverte pratiquement d'une oreille à l'autre. Son sang s'était répandu dans le lit.

Pourtant, elle reposait calmement sur le dos, sereine, les yeux regardant fixement le plafond.

Sans pouvoir s'arracher à cet horrible spectacle, il s'était retrouvé par terre, comme s'il avait été expulsé du lit par quelque force surnaturelle. Mais les draps lui retenaient encore les pieds. Il se dégagea en les agitant avec une folie furieuse. Il put voir la petite main serrant un couteau dont la lame était plus grande qu'elle. La main était posée sur le drap, inerte.

La femme ne bougeait pas. Les petits seins pointus ne se soulevaient pas au fil de la respiration. La bouche était légèrement entrouverte, comme pour un appel de baiser. Elle souriait.

La lampe allumée était celle posée sur une table sans style, entre le lit et la porte. L'homme se leva. Il sanglotait. La vue du lit était insupportable mais, pourtant, il ne pouvait véritablement pas cesser de regarder.

Partir. Partir loin. Partir vite. Ne pas être accusé de ce crime odieux qu'on ne pourrait que lui imputer. Il

## La fille d'un soir

était nu et il était plein de sang, il s'en apercevait seulement maintenant. Il respirait fort.

Il chercha quelque chose pour s'essuyer sans avoir à se rapprocher du lit.

Il vit alors qu'une feuille de papier était placée, à côté d'un stylo, sous la lampe allumée.

Personne ne peut savoir à l'avance comment va fonctionner un cerveau qui panique. Il lui reste, quoiqu'il arrive, des soupçons d'instincts. Comme la curiosité. Comme la volonté de toujours trouver une explication à la situation la plus absurde. Trouver le coupable avant de trouver un moyen de sauver la victime.

Savoir ce qui était écrit sur cette mystérieuse feuille devenait une urgence pour cet homme enduit de la tête aux pieds du sang d'une inconnue, et dont chaque pas laissait une empreinte rouge sur la moquette de la chambre d'hôtel.

Elle était morte. Il n'avait pas besoin de vérifier. Il le voyait. Peut-être tout était-il expliqué sur cette feuille. La lire devenait le seul but de son existence.

Il s'approcha de la table et regarda le texte. Il était court. A peine une ligne sur une page standard. Il eut du mal à lire. Comme si ses yeux refusaient de faire le point sur une chose aussi futile, en cet instant, qu'un petit texte tracé sur une feuille de papier.

Et puis il lut.

## La fille d'un soir

Et puis il hurla. Il ne cessa plus de hurler jusqu'à l'arrivée du gardien de nuit, qui le trouva prostré dans un coin de la chambre. Lorsque la police arriva, il n'avait plus la force de hurler mais il gardait la bouche ouverte comme s'il tentait malgré tout de continuer.

Sur la feuille était tracé un message des plus simples, amical, affectueux même.

« Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

# La fille d'un soir

## Chapitre 3

Laurent Mavallet leva la tête. Il aperçut des barreaux d'acier protégeant une ouverture avec, un peu plus loin, une vitre. Le mur était épais.

Au travers de la fenêtre, il vit que le ciel était bleu, que le soleil brillait par une belle journée de printemps. Il ne parvint pas à sourire ou à se réjouir. Il reposa son menton sur ses genoux. Il resta assis sur le sol froid, le dos posé contre le mur blanc, les bras cerclant ses jambes.

En face de lui, une petite table de bois brut portait un plateau sur lequel il y avait une tasse métallique encore à moitié remplie d'un liquide sombre et chaud qui aurait peut-être dû être une sorte de café selon la volonté de son fabricant. A côté, un petit pain au lait était à peine grignoté.

A la droite de Laurent Mavallet, le lit était défait. Il s'était couché hier, il s'en souvenait. Il avait dormi. Ce matin, il s'était levé, laissant son lit porter les traces de son sommeil agité. Il ne pouvait pas chasser de son esprit, même un instant, la vision d'une jeune et jolie jeune femme, nue, morte, égorgée et baignant dans son sang, dans une chambre d'hôtel. Et une phrase semblait être répétée sans cesse pour illustrer la scène : « Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

## La fille d'un soir

La serrure de la porte tinta d'un son métallique ordinaire tandis que quelqu'un tournait une clé dedans. Laurent Mavallet entendit la gâche être repoussée, le ressort gémir. Le moindre bruit était le bienvenu pour couvrir cette phrase si anodine devenue si terrible : « Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

C'est pourquoi Laurent Mavallet portait toute son attention au moindre bruit, au moindre son. Il entendit chaque pas s'approchant. Il analysa le crissement de la semelle synthétique sur le linoléum, le plissement de la chaussure, les tissus froissés par les mouvements...

Il ne pouvait plus regarder le linoléum en paix. Les chaussures étaient devant lui, à quelques centimètres de ses pieds. Des jambes fines revêtues de bas blancs en jaillissaient vers le ciel.

Une voix en descendit.

« Eh bien, monsieur Mavallet, vous n'avez pas terminé votre petit-déjeuner. Il faut faire un effort. Hier, nous avons baissé votre dose mais si vous n'êtes pas sage, il faudra repasser aux piqûres. »

Il ne bougea pas.

« Et cela fait bientôt quinze jours que vous n'avez pas dit un mot. Je ne connais même pas le son de votre voix. Et d'abord, levez-vous. Venez voir le beau ciel bleu. »

Elle lui attrapa un bras et tenta de l'attirer vers le ciel, lui prodiguant des encouragements. Le regard de



## La fille d'un soir

l'homme remonta doucement le long des jambes puis de la jupe bien sage descendant sous les genoux, arriva à la taille fine puis aux seins généreux que l'on devinait sous la blouse blanche. Enfin, il se risqua à regarder le sourire d'ange cerclé de cheveux blonds dont la longueur était dissimulée dans un calot autant blanc que le reste de la tenue. Elle était à peine plus âgée, peut-être, que celle qui écrivit « comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

Laurent Mavallet s'appuya sur sa main libre et accepta de se lever. L'infirmière lui tint la main comme si elle craignait qu'il ne s'envole, comme s'il était un jeune enfant, presque un bébé. Il est vrai qu'il était mort quinze jours auparavant, et que, s'il était vivant, c'est qu'il avait connu une sorte de résurrection, qu'il n'était plus qu'un bébé de quinze jours.

Elle l'emmena avec douceur et quelques mots gentils jusqu'à la fenêtre, sans jamais relâcher son étreinte.

Elle lui posa délicatement les mains sur les deux barreaux, amenant son visage inexpressif à regarder dehors, au travers de la vitre.

« Eh bien, vous ne trouvez pas qu'il fait beau ? »

Les lèvres de Laurent Mavallet s'agitèrent comme de spasmes. Ses yeux clignèrent comme sous le

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

choc d'une lumière trop vive. Ses mains se serrèrent autour des barreaux.

Avec hésitations et tremblements, il parvint alors à articuler un premier mot.

« Si. »

L'infirmière sourit. Elle connaissait désormais le son de la voix de son patient.

# La fille d'un soir

## Chapitre 4

« Je suis le lieutenant Gérard Fomalhaut, police judiciaire. Je cherche à vous interroger depuis un mois mais les médecins me l'interdisaient... »

Laurent Mavallet était assis, portant toujours une sorte de pyjama blanc et des sandales presque de même couleur. Son dos recourbé, comme s'il devait porter un poids trop lourd, amenait son visage à regarder naturellement davantage la table que son interlocuteur. Il aurait tant voulu ne pas être là. Il le disait par son expression, ses jambes rassemblées sous sa chaise, ses mains croisées et agitées de spasmes, comme ses lèvres...

« Vous sentez-vous bien ? »

« Oui, suffisamment bien » articula-t-il.

Son corps ne voulait pas être là, ne voulait pas qu'on lui rappelle ce qui le torturait depuis maintenant un mois, mais son esprit ne pensait qu'à ça. Son esprit voulait savoir. Son esprit désirait plus que tout que le policier lui explique ce qui était arrivé.

« Bien. Vous avez été découvert en état de choc et couvert de sang dans la chambre 215 de l'Hôtel des Pommiers. Une jeune femme était égorgée dans le lit. Est-ce bien cela ? »

« Oui. »

## La fille d'un soir

« Connaissez-vous cette jeune femme auparavant ? »

« Non. »

« L'avez-vous vu avoir la gorge tranchée ? »

« Non. Je me suis réveillé à cause du sang qui avait détrempé le lit. »

« Bien. Nous avons procédé à de nombreux examens, comme vous l'imaginez sans doute. Si nous n'avons pas insisté plus que cela pour que l'on se rencontre plus tôt, c'est que nous avons vite su qu'elle s'était, selon toutes probabilités, tranchée elle-même la gorge en usant de toute sa force, très méthodiquement. Puis elle a attendu la mort, les bras allongés le long du corps. L'autopsie a été claire sur ces détails. Je précise que l'analyse toxicologique a été négative, à part quelques traces d'alcool. Elle était loin d'être ivre et sous l'effet d'aucune substance psychotrope. Son geste fut froid, dénué de la moindre émotion ou, en tous cas, de la moindre hésitation. Dans la boîte de nuit d'où vous sortiez, *l'Ibis Rouge*, comme auprès du gardien de l'hôtel, nous avons recueilli de nombreux témoignages, tous concordant. Elle vous a dragué, vous avez accepté de l'emmener à l'hôtel. Nous avons retrouvé les traces d'un rapport sexuel protégé et récupéré votre préservatif usagé. Il nous a été très simple de procéder à divers tests qui... »

Le policier s'arrêta. Le regard de Laurent Mavallet s'était braqué sur lui, sans animosité. Mais il

## La fille d'un soir

attendait une information. Le policier sentit soudain que sa gorge était sèche. Il regarda vers l'infirmier, debout, impassible, au fond de la pièce. Puis il sourit et reporta ses yeux sur son interlocuteur dont l'expression n'avait pas varié mais dont le regard suivait les moindres déplacements du policier.

« Je... Excusez-moi » sourit ce dernier en se levant.

Il ajouta aussitôt pour se justifier : « Je... J'ai soif. Il fait chaud ici. Je vais aller chercher un verre d'eau. En voulez-vous un aussi ? »

Alors que le policier faisait le tour de la table pour se diriger vers la porte, Laurent Mavallet lui attrapa le bras d'un geste brusque. Leurs regards se croisèrent et restèrent figés.

Laurent Mavallet articula le plus nettement qu'il put malgré l'engourdissement de sa gorge : « Si vous avez procédé à toutes sortes d'analyses, dites moi simplement si... si... si c'était bien ma fille. »

Le policier regarda l'infirmier d'un air interrogateur. Mais celui-ci haussa les épaules, se contentant de s'adresser à son patient.

« Lâchez-le, s'il vous plaît. Et répondez à sa question d'abord : voulez-vous de l'eau ? »

« Non, je vous remercie » dit-il en obéissant. Mais son regard restait fixé dans celui du policier.

« Rasseyez-vous, je vous en prie, je vais demander qu'on nous apporte de l'eau. »

## La fille d'un soir

L'infirmier tourna le dos quelques secondes, le temps de parler dans un interphone puis il reprit sa position figée.

Gérard Fomalhaut se rassit doucement.

« Etait-elle bien ma fille ? » répéta Laurent Mavallet.

« L'analyse est formelle. La probabilité que vous soyez son père est supérieure à 98%. »

« Quel était son nom ? »

« Nous l'ignorons. Elle ne disposait d'aucun papier d'identité. Nous avons fouillé les poubelles des environs sans rien trouver. Cela veut donc dire qu'elle s'en était débarrassés depuis plusieurs heures et assez loin. »

« Mais comment est-elle rentrée dans la boîte de nuit sans justifier de son âge ? »

« Le gérant a admis qu'il n'était pas trop regardant avec les jolies filles. On lui a collé une procédure pour le principe. Il est possible qu'il écope d'une fermeture administrative provisoire, la décision n'est pas encore prise. La fille a bu de l'alcool, qu'elle a sans doute payé en liquide, comme son entrée dans la boîte. Elle disposait encore de quelques billets dans ses poches. »

« Si ça se peut, elle était encore mineure... »

« Le procureur a clos le volet pénal de l'affaire et, même si c'était le cas, vous ne serez pas poursuivi : vous ne pouvez pas savoir... La seule chose qui nous

## La fille d'un soir

intéresse encore, c'est l'identité de la fille. Elle n'était dans aucun de nos fichiers. »

« Et personne ne s'est plaint de sa disparition depuis un mois ? Même pas sa mère ? »

« Avez-vous une idée de qui... »

« Non. Elle ressemblait à de nombreuses filles que j'ai draguées ou avec qui j'ai couchées quand j'étais jeune. Et je ne sais plus quels étaient leurs noms. J'ignorais que j'étais père.

« Vous n'avez jamais eu d'autre enfant, de femme ? »

« Je n'ai jamais été marié. Aucune femme ne m'a jamais dit qu'elle avait eu un enfant de moi. »

# La fille d'un soir

## Chapitre 5

L'affaire avait bien sûr fait la une des journaux durant quelques jours. Puis de nouveau lorsque l'*Ibis Rouge* avait écopé d'une fermeture administrative provisoire. Suffisamment pour que nul ne trouve étrange le long arrêt maladie attribué à Laurent Mavallet. Même son chef si peu arrangeant habituellement n'avait rien trouvé à y redire quand il l'avait appelé.

Deux mois d'hôpital dont plusieurs semaines de mutisme. Et maintenant six mois supplémentaires de congé maladie avec un traitement anti-dépresseur. Quand il allait rentrer au travail, cela lui ferait sans doute tout drôle...

Laurent Mavallet tourna la clef dans la serrure de la porte d'entrée de son appartement avec hésitation. Il vivait seul. Revenir chez lui était difficile. Nul ne lui tiendrait compagnie pour l'aider.

Il avait rappelé Gérard Fomalhaut avant de quitter l'hôpital. Non, il n'y avait rien de neuf. Clairement, personne ne se préoccupait vraiment de savoir qui était cette fille qui s'était suicidée. Une procédure était lancée pour le principe, des fois qu'un hasard fasse qu'on tombe sur l'information, qu'on puisse facturer l'enterrement à quelqu'un... Pour l'instant, cette fille était une inconnue ensevelie dans une sorte de



## La fille d'un soir

caisse de carton (enfin, de bois compacté pour être exact) au sein du carré des indigents, sous un numéro.

Des hommes, des femmes, des enfants parfois, étaient enterrés de la sorte par dizaines chaque année. En général sans que leur identité soit connue. Des clochards, des fugueurs, des exclus divers, quelques vieillards, beaucoup d'âges moyens... Les causes de la mort variaient beaucoup mais, généralement, c'était ou bien le froid durant l'hiver ou bien la violence, y compris le suicide, ou bien une over-dose d'une drogue quelconque.

En quelques minutes de conversation téléphonique avec ce policier habitué de ces choses là, lassé de la face obscure du monde actuel, Laurent Mavallet avait beaucoup plus appris sur ce carré des indigents qu'en quarante années de vie. Mais, après tout, qui se préoccupait de ce carré ? Qui se préoccupait, déjà, des morts ? Alors, de ces morts-là ? Déjà, quand ils étaient vivants...

Laurent Mavallet regarda ses plantes avec dépit. Deux mois sans être arrosées, bien peu avaient survécu.

Il posa sa valise dans le séjour, prit la bouteille en plastique qui lui servait à cela, la remplit d'eau autant de fois que nécessaire et fit la tournée de tous les réservoirs des bacs à plantes.

Déjà, elles avaient eu de la lumière de façon discontinue. C'était déjà ça. Son cactus favori était dans

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

une forme éblouissante. Laurent Mavallet savait bien qu'il l'arrosait trop.

Il passa une partie de la matinée à faire son jardinage d'intérieur et sortit le midi manger au restaurant, un japonais qu'il aimait beaucoup dans le quartier.

# La fille d'un soir

## Chapitre 6

« Mais oui, Maman, ne t'inquiète pas. Tout va bien maintenant. Je vais me reposer pendant mon congé maladie. Sortir, comme me l'a dit le médecin. Oui, je passerai te voir, c'est promis. »

Comme toujours, il fut difficile de raccrocher. Après, elle s'étonnait que son fils l'appelle peu, une fois par mois peut-être. Depuis la mort de son père, Laurent Mavallet se rendait de moins en moins souvent chez sa mère qui, désormais, vivait dans une résidence semi-médicalisée. Laurent était son fils unique. Son dernier trésor.

Se rendre là-bas, c'était des centaines de kilomètres. Un long voyage pour constater que, finalement, il n'avait rien à dire à sa mère et que la réciproque était vraie.

Cependant, quelques minutes après avoir raccroché, alors qu'il regardait par la fenêtre les enfants jouer dans la rue, à la sortie des cours, il eut envie de faire des centaines de kilomètres. Mais pas pour aller voir sa mère. Du moins pas directement.

Il se réveillait moins au milieu de la nuit en hurlant, après avoir rêvé de cette fille qui s'était égoignée dans son lit, depuis le début de son nouveau traitement il

## La fille d'un soir

y a deux semaines. Mais il restait obsédé par elle. Comment s'en défaire ? La réponse allait, finalement, de soi : il fallait savoir qui elle était, la comprendre pour l'exorciser.

« L'analyse est formelle. La probabilité que vous soyez son père est supérieure à 98% » avait dit Gérard Fomalhaut.

Autrement dit : aucun doute, cette fille était sa fille. Son sang. Sa chair. Laurent Mavallet n'avait en effet aucun frère qui aurait pu troubler les pistes.

Mais quelle étrange idée avait poussée cette fille à le séduire puis à se suicider ?

« Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa » avait-elle écrit comme seule justification.

Il ignorait son existence et la voilà qui débarque comme ça.

Depuis le fameux soir, Laurent Mavallet se retournait la scène dans sa tête, il imaginait ce qui s'était produit alors qu'il dormait. Au point qu'il ne savait plus ce qu'il avait vu et ce qu'il avait imaginé.

Mais cette après-midi là, il ajouta une question au film. Comment cette fille l'avait-elle retrouvé ?

Quel âge avait-elle ? Moins de vingt ans, plus de quinze. Cela renvoyait sa naissance à l'époque de ses études. Sa mère devait être l'une des filles qu'il avait aimées à cette époque là.

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Il n'avait pas été un très grand séducteur mais, tout de même, après tout ce temps, se rappeler de toutes...

En plus, il fallait que cette fille ait pu lui cacher qu'elle était tombée enceinte. Et qu'elle l'ait voulu. Pourquoi n'avoir pas réclamé une pension alimentaire ? Parce qu'elle ignorait qui était le père ? Mais, dans ce cas, comment sa fille l'aurait-elle appris ?

# La fille d'un soir

## Chapitre 7

Laurent Mavallet était rappelé tous les matins par une infirmière de l'hôpital. Elle prenait de ses nouvelles et lui demandait ce qu'il comptait faire de la journée. Il savait que cet appel permettait de vérifier qu'il était réveillé et donc toujours vivant. C'était aussi l'occasion de vérifier qu'il était capable de vivre seul : l'infirmière lui demandait ce qu'il avait mangé la veille au soir, ce qu'il allait acheter, ce qu'il mangerait le midi, le soir... Et quand il changeait de menu, elle lui signalait, avec un commentaire gentil du genre « ah, tiens, vous pensiez manger un gratin de pâtes hier soir mais vous avez préféré des pommes de terre sautées. C'est une bonne idée aussi. Mais n'oubliez pas les légumes verts. » Elle vérifiait ainsi la capacité de son patient à mémoriser des faits appartenant à la banalité de la vie quotidienne et signalait par la même occasion clairement qu'elle notait tout.

Casser un oeuf était devenu une victoire. Sa première assiette d'oeufs sur le plat sans que le jaune n'éclate avait nécessité plusieurs essais. Chaque ratage s'était transformé en oeufs brouillés. C'est bon aussi et davantage compatible avec une main qui tremble.

## La fille d'un soir

Mais sa main avait fini de trembler. Il ne se faisait plus peur en se regardant dans la glace le matin. Il parvenait à se raser sans fermer les yeux.

Ses doses de médicaments avaient été baissées lors d'une visite de contrôle.

Il s'était décidé à poser la question au psychiatre qui lui faisait face alors qu'il signait la nouvelle ordonnance.

« Docteur, dois-je aller sur sa tombe ? »

Le médecin avait posé son stylo. En silence, il avait tendu la nouvelle ordonnance à son patient. Puis il s'était enfoncé dans son fauteuil en rivant son regard dans celui de l'homme hagard lui faisant face.

« Je suppose que vous voulez parler de la tombe de la jeune fille morte dans votre lit il y a trois mois ? »

« Oui. »

« Le désirez-vous ? »

« J'en ressens comme le besoin. »

« Pourquoi ? »

« Je ne sais pas. J'ai l'impression que j'ai besoin de comprendre et que cela m'aiderait. »

« Vous ne verrez rien de spécial, rien qu'une tombe, une plaque anonyme. »

« Je sais. »

« Je peux vous aider à accepter ce qui s'est passé. Mais d'une manière ou d'une autre, vous avez besoin de comprendre le pourquoi de ce qui s'est passé. Si vous

## La fille d'un soir

croyez que cette visite peut vous être utile, je n'ai pas à m'y opposer. Pas plus qu'à vous encourager. J'aimerais cependant que vous m'appeliez après, une fois de retour chez vous. Pour me dire comment vous allez. »

« C'est promis, docteur. »

Ils se saluèrent et se séparèrent.



# La fille d'un soir

## Chapitre 8

L'infirmière ne l'appelait plus qu'une fois par semaine. La conversation était un peu plus longue mais aussi plus légère. Elle entraînait moins dans les détails.

Il avait attendu le mercredi, le jour de l'appel, pour annoncer à la fin de la conversation : « je vais aller cette après-midi au cimetière, aller sur la tombe de ma fille. » L'infirmière attendit en silence quelques secondes. Puis elle répondit d'un ton calme et professionnel : « le docteur me l'avait dit. Bon courage, Laurent. J'espère que cela vous aidera. Nous attendons que vous nous appeliez quand vous serez de retour. »

Les salutations avaient été plus chaleureuses que d'habitude.

Il s'était renseigné par téléphone pour savoir exactement dans quelle concession était enterrée sa fille. Il se rendit chez le fleuriste le plus proche et acheta une plante en pot. Puis il prit le bus. Il lui était toujours interdit de conduire une voiture, à cause des médicaments qu'il prenait.

Le cimetière était banal. Le genre d'endroit où l'on évite de venir. Des tombes à perte de vue. Laurent Mavallet ne se rendait jamais sur la tombe de son père,

## La fille d'un soir

sauf quand sa mère lui demandait de l'accompagner. Il détestait l'idée même de mort.

Il faisait frais et un petit vent animait les quelques arbres parsemant le cimetière. Dans un ciel gris, les nuages couraient les uns derrière les autres, dissimulant le soleil.

Sur le seuil, Laurent Mavallet inspira un grand coup et, après avoir relu la référence de la concession sur le morceau de papier qu'il remit aussitôt dans sa poche, se mit à marcher le plus rapidement possible sans paraître irrespectueux. Plus il approchait de l'endroit fatidique, plus il sentait sa gorge se nouer.

Enfin, il aperçut cet étrange carré où il n'y avait pas vraiment de tombes mais juste des croix alignées portant une petite plaque. Le sol devant la croix était recouvert de graviers blancs. Un rectangle à peine plus grand qu'un corps allongé. Entre les rectangles de graviers, les herbes folles s'épanouissaient malgré une tombe visiblement régulière. Un herbicide devait être joint aux graviers car pas un brin ne dépassait. Il y avait quelque chose d'un peu comique à ce soin. Ces gens enterrés là bénéficiaient d'un soin plus attentif maintenant qu'ils étaient morts que lorsqu'ils étaient vivants. Un hommage soigné pour compenser le manque de respect que chacun avait connu.

Après tout, c'est là le principe du Paradis : ayez dans l'au-delà toutes les faveurs que vous n'avez pas connues sur Terre. Ces indigents connaissaient le

## La fille d'un soir

Paradis. Comme les Evangiles le promettaient depuis deux milles ans à tous les pauvres, à tous les misérables, à tous les abandonnés.

Il trouva la croix portant la plaque recherchée :  
« Inconnue n°..., sexe féminin, âge d'environ vingt ans, décédée le... ».

Elle bénéficiait du même rectangle de cailloux blancs que ses voisins de paradis. Il posa dessus la plante qu'il avait apportée.

« Ah ben, tiens, c'est pas banal... »

La phrase incongrue avait fait se retourner Laurent Mavallet. Il se retrouva face à un gardien près de la retraite. Il avait une pelle en main, pleine de terre. Il continua de parler comme s'il avait engagé une conversation avec un vieil ami.

« Je veux bien que je viens rarement par ici, sauf pour tondre et répandre de l'herbicide, mais je crois bien que c'est la première fois que je vois quelqu'un poser une plante ou des fleurs sur une tombe de ce carré... Vous la connaissiez, l'inconnue ? »

« Très peu. Pas assez. »

« Ah ? »

« Elle... Elle est morte dans mes bras... »

« Evidemment, ça créé des liens... Remarquez, ça ne me regarde pas. C'est votre vie. Moi, je venais juste rechercher la pelle que le fossoyeur avait oubliée. Il m'a

## La fille d'un soir

appelé pour me demander de la récupérer avant qu'on lui vole, même s'il revient cette après-midi, avec le commissaire. »

« Avec le commissaire ? »

« Dame, oui ! Il faut toujours qu'il soit là, dans ce genre de cas. Le nouveau trou, là-bas, est destiné à un clochard que personne n'a réclamé. Je crois que l'hôpital s'est un peu servi dans ses boyaux avant de refermer, en profitant de l'autopsie. Mais, ça, je vous ai rien dit. C'est pas très légal, voyez-vous. Mais ça rend service. Ça sauve des vies tout de même, et avec des organes qui ne servent plus à leur propriétaire. »

Laurent Mavallet frémit.

« Et vous croyez que cette inconnue... »

« Celle-là ? Ah non, j'crois pas. Quand on l'a amenée, elle sentait déjà. Les flics du médico-légal l'avaient découpée eux-mêmes. Et eux, ils ne récupèrent rien. Ils charcutent, ils analysent et ils referment comme des cochons, comme si le bide était un sac de jute. Mais ça va bien, m'sieur ? Vous êtes tout pâle. »

« Oui, oui, ça va. Merci. »

« Bon, allez, je vous laisse. »

Le gardien s'éloigna après un grand salut de la main droite, sans même attendre une réponse.

Laurent Mavallet se raisonna. C'était normal d'agir ainsi. C'était pour le bien de tous. Et ce gardien voyait des morts à longueur de journée. Il était blasé.

## La fille d'un soir

Mais en regardant la tombe de sa fille, Laurent Mavallet ne put s'empêcher d'écraser une larme au coin de son oeil gauche.

Il centra bien le pot d'où jaillissait la plante au milieu des petits cailloux blancs. Et il tendit au mieux le ruban violet portant en lettres d'or un simple mot qui avait tant étonné le fleuriste quand il avait réalisé l'ouvrage sur sa machine.

« Pourquoi ? »

# La fille d'un soir

## Chapitre 9

Laurent Mavallet avait besoin de se remettre d'aplomb avant de retourner chez lui. Il eut du mal à sortir du cimetière. Il traversa la rue comme un vieillard flageolant sur ses jambes et entra dans un café. En cette fin d'après-midi qui n'était pas encore un début de soirée, l'endroit était presque vide en dehors du patron bavardant avec deux vieillards au bar.

Le soleil réapparaissait, semblant chasser les nuages. Il en éclairait un peu mieux l'établissement. Laurent Mavallet s'installa à une petite table près de la vitrine. Il regardait assez fixement l'entrée du cimetière, comme attiré par l'indicible. Ses yeux semblaient frémir mais cette illusion n'était due qu'à des larmes d'émotion qui ne voulaient pas couler. Il détendit les jambes sous la table et se pencha en arrière tout en appuyant ses yeux pour en chasser le surplus d'humidité.

Puis il se recroquevilla les pieds sous sa chaise et la tête plongée dans les mains, les coudes posées sur le plateau de faux marbre trop lavé. Il ne put s'empêcher d'émettre un puissant soupir.

« Qu'est-ce que je vous sers, Monsieur ? »

## La fille d'un soir

Laurent Mavallet retira ses mains de devant ses yeux. Il voyait encore un peu trouble en regardant celui qui lui parlait. Ses doigts étaient humides.

« Vous êtes sûr que ça va ? »

« Oui, oui, ne vous inquiétez pas. Un café je vous prie. »

Quand le tenancier revint quelques instants plus tard, Laurent Mavallet s'était séché les yeux sur ses doigts et ceux-ci sur son pantalon. En posant la tasse fumante sur le faux-marbre avec un petit bruit sec aussitôt accompagné du tintement de la cuillère sur le grès verni à peine amorti par le sucre enveloppé, le cafetier revint à la charge, avec un ton rempli de compassion qu'il avait dû apprendre au fil des années, à force d'exercer sa profession en face d'un cimetière et donc de recueillir les tristes aux jambes flageolantes.

« Vous revenez d'un enterrement d'un proche ? »

« Non, non. Elle a été enterrée sans moi. Je n'étais pas là. »

« Une proche, sans doute ? »

Laurent Mavallet bafouilla quelque chose qui pouvait passer pour un oui sans que l'on puisse en être absolument certain tout en s'emparant du ticket de caisse qui venait d'être glissé sous la soucoupe dans laquelle reposait la tasse. Il tendit un billet au cafetier qui s'éclipsa aussitôt : il savait que ce geste signifiait que

## La fille d'un soir

son client ne souhaitait pas se soulager de ses malheurs en lui parlant. Et le client est roi. Toujours.

En buvant son café par petites gorgées, Laurent Mavallet regardait le cimetière. Mais ses yeux n'étaient plus humides. Ils étaient froncés. Leur propriétaire réfléchissait et tentait de trouver une réponse satisfaisante aux questions qu'il se posait.

Cette fille, sa fille, l'avait retrouvé alors qu'il ignorait son existence. Or, depuis tout ce temps, il avait bien brouillé les pistes. Il avait quitté la ville où il avait fait ses études, ses parents aussi, et il ne gardait ni famille ni amis là-bas. Son père était souvent muté d'une ville à l'autre, entraînant sa femme et son fils avec lui. Le reste de la famille habitait une autre région. Adulte, il avait résidé d'un bout à l'autre du pays, en fonction des évolutions de sa carrière. Même une chatte y perdrait ses petits. Et même un détective privé aurait du mal à suivre. A moins d'avoir accès à des fichiers administratifs ou de police. Et, dans ce cas, il fallait connaître au moins son nom. Un nom banal qui ne permettait pas de le retrouver simplement avec l'annuaire téléphonique. Laurent Mavallet s'était amusé un jour à compter le nombre d'homonymes qu'il pourrait rencontrer dans la région. Le chiffre dépassait la dizaine.

Et sa fille ne pouvait se suicider qu'une seule fois. Le principe des essais-erreurs était donc exclu. Elle savait. Elle savait tout. Et elle connaissait même son



## La fille d'un soir

visage avant leur première rencontre puisqu'elle l'avait dragué sans hésitation.

C'était à devenir fou.

Autre chose étonnait Laurent Mavallet. Pourquoi personne n'avait réclamé son corps ? Où était donc cette mère qui se fait engrosser sans rien dire, disparaît mais garde en tête le nom du géniteur de sa fille, élève la dite fille mais ne s'inquiète pas quand celle-ci disparaît ?

Laurent Mavallet leva la main et interpella le cafetier.

« Un autre s'il vous plaît. »

Soit la fille a été abandonnée très jeune, il y a suffisamment longtemps pour que sa mère ne la reconnaisse pas quand sa photographie et son portrait dessiné sont passés partout dans les médias avec un appel à témoignages. Soit la mère est elle-même morte.

Et même dans ces cas, cette fille devait bien avoir des amis, des voisins... Pourquoi la police n'avait rien appris au sujet de cette fille ? Pourquoi n'y avait-t-il pas eu le moindre témoignage ?

« Tenez. »

Laurent Mavallet tendit une pièce issu de l'amas posé sur la table, la monnaie du premier café. Le cafetier sembla contrarié de n'avoir même pas eu le temps de

## La fille d'un soir

déposer le ticket de caisse sous la soucoupe. L'ordre du monde était bouleversé. C'était de mauvais augure. Il s'éloigna en silence, la pièce dans la main, mais on le devinait en train de ronchonner.

Laurent Mavallet s'en moquait. Il continuait de réfléchir en regardant le cimetière.

Il ramassa d'un geste les pièces qui traînaient sur la table comme on ramasse des miettes, les rangea dans son porte-monnaie puis se leva, salua d'un « bonsoir » vague et sortit.

# La fille d'un soir

## Chapitre 10

Plus Laurent Mavallet réfléchissait, plus il avait de questions mais il ne trouvait toujours pas le début de la moindre réponse. En marchant pour rentrer chez lui, toutes les questions tournaient dans sa tête. Quelque part, c'était autant obsessionnel que le « pourquoi » qui le rendait fou jusqu'à présent, même si c'était plus varié.

Il fallait qu'il appelle son psychiatre, comme promis. Que lui dire ? Qu'il avait pleuré devant la tombe anonyme de celle qui ne pouvait qu'être sa fille ? Lui raconter l'épisode du gardien ? Lui raconter le bar ? Lui raconter son obsession de toutes les questions qui tournaient dans sa tête ? Lui raconter sa vie, sa folie ? Bah, c'était un psychiatre. Il avait l'habitude. Autant qu'il sache.

Au bout d'une petite heure de marche, Laurent Mavallet arriva devant la porte de son immeuble, saisit le code sur le clavier à côté de la porte, et franchit le seuil en poussant le panneau vitré lorsqu'il entendit le grésillement électrique. Il s'arrêta devant sa boîte aux lettres, sortit sa clef et récupéra son courrier qu'il garda en main. Arrivé chez lui, il jeta les quelques grammes de papier rageusement sur la table de son séjour. Il fallait qu'il passe ses nerfs sur quelque chose.

## La fille d'un soir

Il décrocha son téléphone, composa le numéro direct de son psychiatre. Une fois le filtrage de la secrétaire passé, il raconta tout.

« Est-ce que cela vous a fait du bien, monsieur Mavallet ? »

« Je ne sais pas. Il fallait que j'y aille, c'est tout. Je ne me suis pas posé la question, en fait. »

« Et maintenant, avez-vous des réponses à vos questions ? »

« Non. J'ai toujours plus de questions mais de moins en moins de réponses, en fait. »

« Monsieur Mavallet, j'ai l'impression d'avoir deux patients à soigner au travers de vous. Non seulement, je dois vous soigner vous mais je devrais aussi soigner cette jeune femme qui s'est suicidée en votre compagnie. Avez-vous conscience que son attitude n'était pas... normale ? »

« Bien sûr ! »

Laurent Mavallet ne put s'empêcher de rire.

« Mais, malgré tout, vous vous sentez coupable de son geste, c'est bien cela ? »

« Oui. »

« Alors que vous ne la connaissiez pas. »

« En effet. Et justement. C'était là ma faute, en fait. »

« J'aimerais ne pas avoir une troisième personne à soigner au travers de vous. »

« Qui ? »

## La fille d'un soir

« La mère de cette jeune femme. Celle qui vous a caché sa naissance et demeure aujourd'hui bien silencieuse. »

« ... »

« Ceci dit, êtes-vous certain de ne pas avoir su ? Une de vos conquête ne vous aurait-elle pas dit qu'elle allait avorter sans l'avoir fait ? »

« Non. Cela, j'en suis sûr. A l'époque, avorter n'était pas encore chose banale, tout de même. »

« Vous seriez surpris, Monsieur Mavallet... Mais, si vous pensez cela, qu'une de vos amies veuille avorter et vous le dise vous aurait marqué. Donc, nous devons exclure cette hypothèse. »

« Si je comprends bien ce que vous voulez me dire, je perds mon temps à vouloir trouver une explication... disons... rationnelle à l'attitude de ma fille et de sa mère ? Je dois admettre leur folie pour ne pas sombrer moi-même dans une folie similaire ? »

« Vous résumez parfaitement ma pensée. »

« Je vais tout de même essayer d'en savoir plus. Si cette fille... pardon... ma fille m'a retrouvée, je dois avoir un moyen de la retrouver, elle. »

« Vous l'avez retrouvée cette après-midi. »

« Non, je veux dire : retrouver qui elle était avant de se suicider. Et retrouver sa mère. »

« Vous confronter à elle vous aiderait à accepter la situation faute de la comprendre ? »

« Je pense, oui. »

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

« Je vous souhaite bonne chance. Tenez moi au courant. »

« Merci, docteur. »

# La fille d'un soir

## Chapitre 11

Le courrier reçu par Laurent Mavallet comportait quelques lettres : de la publicité, des factures, des relevés de remboursements de soins de la sécurité sociale et de sa mutuelle... Et puis le regard du quadragénaire fut attiré par une petite revue au format A5 glissée dans un blister transparent.

En couverture, il y avait juste un kaléidoscope de photographies d'identités.

C'était le journal trimestriel de son ancienne école. Il y était entré après son bac et en était ressorti quatre ans plus tard. Quelques souvenirs l'assaillirent. Des jeunes filles en train de jouir sous son corps, surtout. La mère de sa fille avait probablement été une élève de cette école, également. C'était probablement là que sa fille avait été conçue, dans une soirée étudiante arrosée. Peut-être était-ce la seule fois où sa mère et lui s'étaient parlés. Peut-être même avaient-ils très peu parlé. Pour quoi se dire, d'ailleurs ?

Mais ce kaléidoscope l'intriguait.

Il était barré par un titre : « la nouvelle promotion est arrivée ! Retrouvez la en ligne sur notre annuaire des élèves et des anciens ! »

Il rejeta la revue sur la table. Il avait d'autres chats à fouetter. Peut-être même devait-il arrêter de

## La fille d'un soir

cotiser au Club des Anciens même si, au cours de sa carrière, ce réseau lui avait permis de trouver de bonnes opportunités professionnelles. La plupart des anciens élèves cotisait et mettait consciencieusement à jour sa fiche.

Il le faisait aussi, bien sûr.

Laurent Mavallet sentit un doute, le début d'une question, lui marteler l'intérieur du crâne. Il reprit en main la revue, scrutant les minuscules photographies d'identité. Non, elles étaient trop petites. Et, en plus, traitées sous forme de kaléidoscope colorisé... On aurait dit une oeuvre d'Andy Warhol.

Pour la première fois depuis des mois, Laurent Mavallet alluma son ordinateur et son modem. Il pesta devant les tonnes de mises à jour que la machine lui imposa. Il profita de l'attente pour lire la revue de son ancienne école. La première promotion de diplômés avec le nouveau cursus en cinq ans venait d'arriver sur le marché du travail, bien accueillie par les employeurs. Le taux de chômage au bout de quatre mois était très faible.

Enfin, Laurent Mavallet se connecta à Internet et se dirigea tout droit vers le site de l'école. Il entra son identifiant et son mot de passe, dont il se souvenait toujours par coeur.

Il cliqua sur le choix « trombinoscope par promotion » puis choisit la promotion qui venait d'entrer.



## La fille d'un soir

Les photos des jeunes de dix sept ou dix huit ans défilèrent. Il regardait à peine les garçons et tentait par contre de reconnaître les filles. Non, rien.

« Fausse piste » songea-t-il.

Mais, avant de fermer son navigateur, il réfléchit davantage.

« Si elle a utilisé ce trombinoscope pour me retrouver et qu'elle est morte l'été dernier, elle doit impérativement appartenir à une promotion qui est entrée dans l'école il y a au moins un an...

Laurent Mavallet remonta d'années en années sur cinq ans. Aucune jeune fille ne ressemblait à celle qui était morte dans son lit.

Continuant son voyage dans le temps, il arriva sur des promotions de diplômés. Là, les photographies avaient été mises à jour. On avait affaire à des anciens qui cherchaient à plaire à d'éventuels recruteurs. Mais, très souvent, la photographie d'étudiant était conservée en archive, pour se faire reconnaître par un ancien camarade de promotion.

Arrivée à dix ans dans le passé, Laurent Mavallet renonça. Définitivement, c'était une fausse piste.

Mais puisqu'il était là, autant jouer la nostalgie à fond. Il afficha sa propre promotion.

Il retrouva aussitôt sa fiche, dotée d'une photographie datant d'à peine deux ans. Il l'avait mise à jour, ainsi que son parcours et ses coordonnées, lorsque son emploi avait été menacé, à l'occasion d'une fusion. Il

## **La fille d'un soir**

cliqua sur les archives et retrouva sa photographie d'étudiant. Il explosa alors de rire en réalisant que ce post-adolescent boutonneux, c'était lui.

Et dire que la mère de sa fille était peut-être là, cachée derrière ces photographies de quadragénaires.

Il entreprit d'examiner toutes les fiches de femmes les unes après les autres, regardant à chaque fois l'archive, pour voir à quoi chacune ressemblait vingt ans plus tôt.

# La fille d'un soir

## Chapitre 12

Marlène Barieli avait été une aventure d'un peu plus d'un soir. Quelques soirs. Quelques nuits plutôt, en fin de dernière année d'études. Laurent Mavallet se souvenait d'elle. Il aurait eu du mal à reconnaître la jeune fille qu'il avait aimée derrière la photographie d'identité de l'adulte.

Mais l'étudiante qu'elle avait été ressemblait comme deux gouttes d'eau à la jeune fille morte dans un lit quelques mois plus tôt.

La fiche ne comportait aucune information personnelle pour la contacter : ni adresse électronique, ni téléphone, ni, bien sûr, adresse postale. Il restait un CV d'où il ressortait qu'elle devait toujours travailler dans une entreprise de la ville où résidait Laurent Mavallet, cela depuis une dizaine d'années, à un poste à peu près autant médiocre que celui du lecteur.

Il était tard. Il fallait téléphoner demain dans cette entreprise. Essayer d'en savoir plus. Contacter la mère pour comprendre la fille.

Laurent Mavallet se sentait empli d'allégresse. Il connaissait maintenant l'identité de la mère de sa fille. Il en était certain.

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Il se prépara un repas savoureux en veillant à se cuisiner un filet de poisson surgelé avec une sauce maison comme il en avait jadis le secret. Cela faisait des mois qu'il ne s'était plus ainsi consacré à la gastronomie. Il revivait.

# La fille d'un soir

## Chapitre 13

« Bonjour, madame. Je voudrais parler à madame Marlène Barieli je vous prie. »

« C'est à quel sujet monsieur ? »

« C'est personnel. »

Un silence.

« Madame Barieli ne fait plus partie de notre personnel depuis plus de deux ans, monsieur. Je suis désolé. »

Coupure de la communication.

Voilà qui compliquait les choses de façon très inattendue. Laurent Mavallet avait tenté de la joindre par téléphone en passant par le standard de la société qui était censée l'employer. Evidemment, il n'y avait aucune trace d'une quelconque Barieli dans l'annuaire téléphonique de la région. De même, une chasse sur les moteurs de recherche Internet n'avait rien ramené de pertinent.

Serait-elle décédée ? Peut-être, après tout. Mais, dans ce cas, en principe, la chose est mentionnée sur l'annuaire des anciens élèves. Encore faut-il que quelqu'un l'ait signalé. Par exemple, la personne qui avait effacé les informations de contact.

## La fille d'un soir

Laurent Mavallet posa ses coudes sur la table de son séjour et réfugia son visage dans ses mains pour réfléchir en soupirant.

Il avait progressé considérablement en quelques minutes, par un simple hasard, la réception du journal de son ancienne école. Maintenant il bloquait mais il disposait d'une information essentielle : le nom de la mère de sa fille.

C'était un point sur lequel s'accrocher.

Laurent Mavallet se leva et retourna chercher dans une grande boîte à archives contenant son dossier médical la carte de visite de Gérard Fomalhaut, qu'il n'avait rencontré qu'à l'hôpital. Un policier aurait accès aisément à toute l'information disponible sur une femme qui semblait prendre beaucoup de précautions pour rester discrète. Au point de ne pas se manifester lorsque sa fille disparaît. A moins que cette mère potentiellement indigne soit effectivement morte.

Il composa le numéro indiqué sur la carte.

« Lieutenant Gérard Fomalhaut à l'appareil. »

« Bonjour. Je suis Laurent Mavallet. Vous souvenez-vous de moi ? »

« ... »

« L'affaire de la jeune fille qui s'est suicidée en s'égorgeant dans une chambre d'hôtel. »

## La fille d'un soir

« Ah oui, j'y suis. Que puis-je pour vous, Monsieur Mavallet ? »

« Vous m'aviez dit que, désormais, la seule chose qui vous intéressait était d'identifier la jeune fille. »

« En effet. »

« J'ai une piste mais j'ai besoin de votre aide. »

« C'est à dire ? »

« Je pense que sa mère se nomme Marlène Barieli. J'ai retrouvé sa fiche dans un annuaire d'anciens élèves de l'école où nous nous sommes rencontrés. Sa photo d'étudiante ressemble beaucoup à sa fille. »

« Et vous n'avez pas ses coordonnées actuelles ? »

« Ses coordonnées ont été effacées de l'annuaire en ligne. J'ai essayé d'appeler son employeur, celui indiqué dans cet outil, mais le standard m'a répondu qu'elle avait quitté l'entreprise depuis deux ans, sans préciser pourquoi. Bien sûr, il n'existe aucune Marlène Barieli dans l'annuaire téléphonique et je n'ai trouvé aucune trace d'elle sur Internet. »

« Bref, vous voudriez que je fasse une recherche dans nos fichiers, dans l'état civil et tout ça ? »

« Oui, s'il vous plait, si c'était possible... »

« Il faudrait lancer une procédure un peu officielle. Une recherche complète n'est effectuée que par un service spécialisé et il faut sérieusement justifier de la demande. Pouvez-vous passer à mon bureau demain matin ? Mettons, vers dix heures... »

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

« Bien entendu. »

« Amenez tous les documents permettant d'appuyer votre demande, comme une impression d'un extrait de cet annuaire des anciens élèves par exemple. Essayez d'imprimer la photographie de cette femme à l'époque de ses études en grand. »



# La fille d'un soir

## Chapitre 14

Son dossier dans une sacoche, Laurent Mavallet sortit de chez lui joyeux. Il faisait un temps superbe. Une bonne occasion de traverser la ville à pieds pour se rendre au commissariat où opérait Gérard Fomalhaut.

Il y avait comme un faux air de printemps dans les rues, même s'il faisait frais. Marcher d'un bon pas suffisait à se réchauffer.

Depuis bientôt vingt-quatre heures, Laurent Mavallet attendait ce rendez-vous et il s'y dirigeait d'un pas pressé alternant avec une marche exagérément lente quand il s'apercevait qu'il allait être beaucoup trop en avance. Il était euphorique, au sens plein du mot.

Quelque part, il se méfiait de cet état de joie suspecte. Il savait qu'il prenait des médicaments dont les effets sur l'humeur étaient parfois un peu imprévisibles, exagérant les joies comme les peines. Se faire rembarrer de l'entreprise ayant employé son ancienne conquête l'avait plongé dans des abîmes de désarroi. Et, maintenant, la perspective d'avoir des informations issues d'une source policière lui procurait une joie irraisonnée. Il savait bien que sa demande irait s'échouer quelque part sur un bureau poussiéreux, qu'on la traiterait un jour, quand un fonctionnaire serait trop fatiguée de la voir trainer. Une telle demande

## La fille d'un soir

d'informations « dans l'intérêt des familles », selon la terminologie officielle, ne mobilise pas toutes les polices de France.

C'est déjà bien quand on la prend en considération sérieusement.

Mais c'est ainsi que l'on distingue la raison de cette espèce de focalisation déraisonnable sur soi, cette espèce d'égoïsme poussé à l'extrême, des gens en peine. Laurent Mavallet était à la fois soumis à cette déraisonnable focalisation sur ses petits problèmes personnels, sources de joies instantanées et de peines profondes, tout en restant capable d'écouter la petite voix de la raison qui continuait de vouloir le ramener sur Terre. Cette opposition permanente le traumatisait.

Il devrait en parler à son psychiatre, lui susurrer sa raison.

Après tout, c'est bien parce qu'il avait entrepris une cure psychologique qu'il se posait toutes ces questions, qu'il était conscient des oppositions entre les voix discordantes s'affrontant dans son cerveau trop étroit pour toutes les contenir.

Quoiqu'il advint, il devait comprendre. Sur cela, toutes les voix étaient unanimes.

Et toutes les chances de pouvoir comprendre devaient donc être saisies.

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Simplement, il devait regarder ces chances comme on regarde une bille tressautant dans une roulette de casino lancée à pleine allure. Personne ne sait ce que va devenir cette chance avant que la bille ne s'arrête.

Mais tous ceux qui ont misé quelque chose sur le tapis observent la bille en train de tressauter et espèrent. Et ceux qui sont autour d'eux, inconsciemment, font leurs paris aussi, même s'ils ne risquent rien.

# La fille d'un soir

## Chapitre 15

Laurent Mavallet était arrivé au commissariat avec quelques minutes d'avance seulement. Mais il attendait depuis plus d'une demi-heure sur un banc de bois quand Gérard Fomalhaut vint le chercher. Il mit quelques instants à bien vérifier dans sa mémoire que le visage correspondait à celle de ce cinglé, enfermé à l'asile. Comme si la vérification de la pièce d'identité, opérée par un plancton, ne pouvait être suffisante.

« Désolé de vous avoir fait attendre mais c'est en partie à cause de votre affaire... »

Le policier lui fit signe de le suivre. Laurent Mavallet s'engagea dans des couloirs aux murs défraîchis qui avaient dû être blancs un jour, avec sans doute une bande de couleur en bas. Il y a longtemps. Devant des bureaux aux murs et aux portes vitrés, des types souvent louches attendaient, assis sur des bancs de bois semblables à celui utilisé par l'observateur quelques instants plus tôt. Quelques uns étaient menottés et assis à côté d'un policier tenant en main une chaînette, somnolant en attendant qu'on l'appelle en compagnie de celui qu'il gardait.

Devant le bureau de Gérard Fomalhaut, le banc était vide.

## La fille d'un soir

« Entrez et asseyez-vous » dit sèchement le policier.

Quand Laurent Mavallet se fut exécuté en silence, il referma la porte, vint s'asseoir derrière son bureau de métal gris et prononça simplement un « bien » tout en se massant le sommet du nez avec ses deux mains. Dès le matin, le policier semblait avoir besoin de ce réconfort.

« J'ai ici les documents que vous... » commença Laurent Mavallet.

« Ca ne sera pas nécessaire. »

« Mais... »

Le policier l'interrompt d'un geste. Le silence se fit dans le petit bureau. Gérard Fomalhaut cherchait visiblement ses mots.

« Parlez-moi de cette Marlène Barieli, monsieur Mavallet. »

« Eh bien, je ne l'ai pas revue depuis presque vingt ans. Nous sommes sortis ensemble mais je l'avais complètement oubliée. C'est en tombant par hasard sur la revue de mon ancienne école que... »

« Vous m'avez expliqué ça hier au téléphone. Mais, à part cela, vous ne savez rien d'elle ? »

« Eh bien, j'ai essayé de la joindre par téléphone à son travail mais on m'a dit qu'elle avait quitté la société depuis deux ans. »

« Et quand vous avez vu la fille qui s'est suicidée dans votre lit, vous n'avez pas pensé à elle ? »

## La fille d'un soir

« Non. Je draguais souvent ce genre de filles quand j'étais jeune, au niveau physique j'entends. C'est juste quand j'ai vu les photos que j'ai réalisé à quel point... »

« Bien. Vous n'avez donc plus jamais entendu parler de Marlène Barieli depuis que vous lui avez involontairement fait un enfant ? »

« En effet. Elle ne m'a même pas dit qu'elle était enceinte. Nous avons cessé de nous voir dès la fin des cours. C'était une relation purement sexuelle, vous voyez. »

« Je vois. »

Gérard Fomalhaut recommença à se masser le haut du nez en soupirant avec la lassitude extrême de celui qui doit porter toutes les misères humaines. Au loin, des éclats de voix, qui parvenaient jusqu'au petit bureau très atténués, semblaient comparer la police à quelque chose de peu reluisant. On répondait sur le même ton avec des mentions de gamins innocents, défoncés à l'aide de quelque produit chimique et devenus des loques. Mais, dans le bureau, seul Laurent Mavallet semblait entendre ces éclats de voix. Habitué, Gérard Fomalhaut ne les entendait plus. Il ne pouvait pas comprendre que son interlocuteur soit à chaque instant plus stressé. Ce d'autant plus que le policier restait silencieux depuis plusieurs minutes.

## La fille d'un soir

Enfin, il s'exclama d'un sonore « bien » et se leva. Il semblait regarder par la fenêtre mais, en fait, toutes ses pensées restaient fixées sur son interlocuteur.

« Vous n'avez donc plus eu de nouvelles de cette dame durant dix huit ans et, boum, voilà une fille inconnue qui débarque et se suicide dans votre lit après vous avoir sauté. »

« Je sais que c'est invraisemblable et c'est pour cela que... »

« Oh non, ce n'est pas invraisemblable, monsieur Mavallet. J'en vois d'autres, croyez-moi. »

Nouveau silence. Le policier s'était retourné et, appuyé sur son bureau tout en restant debout, il fixait son interlocuteur dans les yeux.

Laurent Mavallet sentit comme une goutte froide glisser le long de son échine alors qu'il avait trop chaud. Son visage transpirait.

« Il ne m'a fallu que quelques instants pour retrouver Marlène Barieli et guère plus pour découvrir qu'elle avait une fille prénommée Jessica, déclarée disparue. »

« Quelques instants ? »

« En effet. Vous ne lisez pas la presse, monsieur Mavallet ? »

« Si, comme tout le monde je présume. »

## La fille d'un soir

« Eh bien tout le monde ne lit plus grand'chose et, en l'occurrence, c'est plutôt dommage. Vous auriez entendu parler de Marlène Barieli. »

« Pourquoi ? » trembla Laurent Mavallet en fronçant les sourcils, cherchant à comprendre où voulait l'emmener le policier, ce qu'il avait à avouer.

Gérard Fomalhaut se rassit et ouvrit un dossier posé sur son bureau.

« Il y a environ deux ans, Marlène Barieli a tué un homme avec qui elle avait une aventure. A priori, une banale affaire de coeur, un crime passionnel comme on en voit beaucoup. C'est peut-être pour cela que vous n'avez pas vraiment fait attention. On en a peu parlé, justement parce que c'était banal, pas comme votre affaire à vous. Elle a été condamnée assez légèrement au printemps dernier : douze ans. Il y a eu des circonstances atténuantes je présume. »

Le policier observait Laurent Mavallet. Il marqua une pause pour apprécier l'état de décomposition du visage de son interlocuteur, la bouche ouverte, des larmes perlant au coin des yeux, des grosses gouttes de sueur se formant sur le front...

« L'affaire était simple, les aveux complets. Ca a dû jouer aussi dans la faible condamnation. Je n'ai pas ressorti tout le dossier pour l'instant. Mais c'est moins d'un mois après la condamnation de Marlène Barieli qu'une fille vous a séduit dans une boîte de nuit avant de



## La fille d'un soir

se suicider dans votre lit. Trouver ces informations et faire le parallèle entre les dates, ça m'a pris quelques minutes avec la recherche informatique. Mais il fallait vérifier que la morte était bien Jessica Barieli. J'ai donc expédié par courriel des photos du cadavre nettoyé à un collègue du secteur qui a été les montrer à Marlène Barieli pour identification. »

« Et ? »

« Elle a reconnu sa fille. Puis elle a fait une crise de nerf et a été placée à l'infirmerie de la prison sous sédatifs. »

Une pochette en carton tomba sur le sol. Une impression de la fiche de Marlène Barieli dans l'annuaire de son ancienne école en jaillit. L'une des photographies ressemblait à celle ornant le dossier posé sur le bureau du policier, l'autre au visage du cadavre auquel était consacrée une page un peu plus loin. Une page plus récente, pour lier deux affaires qui ne s'étaient jamais rencontrées jusqu'à présent.

# La fille d'un soir

## Chapitre 16

La fourgonnette de police s'arrêta devant l'immeuble. Un policier en uniforme ouvrit la porte et donna une tape amicale dans le dos à Laurent Mavallet quand celui-ci descendit. Gérard Fomalhaut avait préféré offrir ce taxi peu banal à son interlocuteur plutôt que de le laisser repartir seul à travers la ville. Le véhicule attendit quelques instants que Laurent Mavallet pénètre dans l'immeuble avant de redémarrer.

En entrant dans son appartement, Laurent Mavallet prit conscience de son état de décomposition quand il s'aperçut dans le miroir faisant face à la porte. Son visage était d'une pâleur cadavérique. Il prit peur. Il eut peur de lui-même.

Il respira un grand coup et utilisa une force incroyable pour juste retirer son pardessus et ses chaussures. Il alla s'effondrer dans son divan, prenant son visage dans ses mains.

Après l'euphorie du matin, une bonne dose de dépression. L'amplification de ses états d'humeur, encore une fois. Laurent Mavallet en avait conscience. Plus exactement, sa raison en avait conscience.

Le téléphone sonna.

## La fille d'un soir

Laurent Mavallet décrocha le combiné situé à portée de main.

« Monsieur Mavallet ? »

« Oui, docteur » répondit-il en reconnaissant la voix de son psychiatre.

« Gérard Fomalhaut m'a prévenu de la situation et m'a demandé de vous appeler. Je crois qu'il a bien fait. Comment vous sentez-vous ? »

« Mal. »

« Pourtant, vous avez retrouvé la mère de cette fille, celle que vous cherchiez. Pourquoi vous sentez-vous mal ? »

« Eh bien, elle est en prison. Pour meurtre. »

« Je sais, monsieur Fomalhaut m'a expliqué. En quoi ce meurtre vous affecte-t-il ? »

« Je... Enfin... J'ai fait une fille avec une meurtrière. »

« Vous vous sentez coupable de ce meurtre ? »

« Non. En fait, je pense que c'est le contre-coup de l'euphorie de ce matin. J'étais tellement joyeux que... »

« Oui, je vois. En fait, j'aimerais vous proposer de passer quelques jours ici; dans un pavillon ouvert, en observation, et vous supprimer votre traitement. Je pense que les médicaments prescrits ont aujourd'hui plus d'effets négatifs qu'autre chose. Mais je voudrais en être sûr. »

## La fille d'un soir

« Combien de temps ? »

« Deux jours. Trois peut-être. Et, autre chose... »

« Oui ? »

« Si on excepte les relations de strict voisinage, les commerçants chez qui vous faites des courses, les policiers et l'équipe soignante, voyez-vous d'autres gens ? Avez-vous des relations amicales ? »

« Non, pas en ce moment. »

« Et avant votre hospitalisation ? »

« Bien sûr. »

« Pendant votre hospitalisation, les visites non familiales étaient interdites. Plusieurs de vos amis ont essayé de venir vous voir. Il faudrait leur dire que vous êtes de nouveau disponible. A moins que vous ne l'ayez déjà fait... »

« Non, je ne l'ai pas fait. Mais vous avez raison. »

« Il est sans doute nécessaire que vous parveniez à comprendre ce qui s'est passé mais l'objectif véritable que vous devez poursuivre est de vivre de nouveau normalement. Comprendre n'est qu'un moyen. Et vivre normalement, c'est aussi revoir ses amis. »

« Est-ce que je pourrai un jour vivre de nouveau normalement, comme si rien de tout cela n'avait eu lieu ? »

« Bien sûr, vous... »

« Je ne sais pas, moi. »

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Rendez-vous fut pris pour le lendemain matin. Laurent Mavallet devait juste prendre son traitement jusqu'au soir et s'en abstenir ensuite puis se rendre directement à l'hôpital dès son réveil.

# La fille d'un soir

## Chapitre 17

En s'éveillant, Carole Riquier se retourna et constata que l'homme à ses côtés ronflait. Elle soupira. Décidément, il n'était pas une bonne affaire. Restaurant médiocre, galipettes décevantes, lit trop dur et, pour finir, ronflements. Elle regarda la pendulette sur la table de nuit. Il était déjà tard.

Elle se leva, faillit marcher sur le préservatif usagé commençant à vomir son contenu sur la moquette, l'évita finalement en murmurant simplement un juron et se dirigea sans bruit vers la salle de bain. Quand elle ressortit, le propriétaire des lieux baillait, debout et nu au milieu du séjour, son sexe pendant entre les jambes au milieu d'une forêt de poils.

« Tu es déjà debout ? »

« Oui, tu sais bien que je dois passer voir un ami à l'hôpital aujourd'hui. »

« Ah, oui, c'est vrai. »

Il s'engouffra dans la salle de bain en se grattant le sommet du crâne tandis que Carole s'habillait. Bon, il n'avait pas insisté pour un câlin matinal. C'était déjà du temps gagné.

Elle le salua d'un rapide bisou sur les lèvres quand il ressortit en train de se gratter la tête.

« Tu pars déjà ? »

## La fille d'un soir

« Oui, je suis en retard. »

« On se rappelle ? »

« Dans la semaine. »

Mais, en claquant la porte derrière elle, Carole pensait tout autrement : « Il peut toujours courir, ce macaque. Et je l'ai toujours appelé en numéro masqué. Il n'a pas mon numéro et n'est pas près de me revoir. »

Elle avait dépassé la trentaine mais gardait l'habitude des amants de passage. Oh, quelques uns restaient parfois un peu plus. Certains habitaient même chez elle quelques temps. Ou bien elle-même allait habiter chez eux.

Carole avait aussi des amis hommes. Pas des copines pour faire du shopping. Pas non plus des agents d'entretien de sa libido. Non, des mecs avec qui elle ne couchait pas mais qu'elle aimait fréquenter, avec qui elle sortait juste boire un verre et discuter autour d'un bon repas où chacun payait sa part sans draguer les autres.

Laurent Mavallet était de ceux là. Elle avait été surprise d'apprendre son hospitalisation. Et puis, elle avait lu les articles dans les journaux, s'était fait éconduire par les gardes chiourmes de l'hôpital psychiatrique... Mais, voilà, elle avait maintenant le droit d'aller voir son ami puisqu'il l'avait appelée en s'excusant de ne pas l'avoir fait plus tôt.

## **La fille d'un soir**

Elle ne raterait pas cette occasion de le voir à cause d'un porte-phallus, d'un quasi-godemichet automatique bas de gamme qu'elle remplacera aisément.

Parce qu'un pote, un ami, un vrai, ça se soigne. Ca s'aime.



# La fille d'un soir

## Chapitre 18

Ce n'était pas la même chambre. Elle avait les mêmes murs blancs. Le lit était semblable. L'infirmière avait le même sourire professionnel, les mêmes bas blancs, la même blouse blanche, cette même manière de dire que tout va bien même quand les pires catastrophes arrivent. On voyait aussi le parc par la fenêtre mais pas sous le même angle. Et puis il n'y avait pas de barreaux aux fenêtres. Ce n'était pas le même pavillon de l'hôpital psychiatrique. Ici, on pouvait sortir de sa chambre quand on voulait.

Laurent Mavallet était juste assis sur son lit. C'est vrai que depuis qu'il avait arrêté son traitement, il n'avait plus ces sautes d'humeur. Mais il avait gardé l'habitude de sonder son esprit comme s'il vérifiait que tout était à sa place dans une mécanique complexe dont il ne posséderait pas tous les plans.

Il avait gardé, comme la plupart des résidents de ce pavillon, ses vêtements civils, ses vêtements de dehors, les vêtements qui faisaient de lui un homme encore à peu près normal. Devoir revêtir l'espèce de tunique blanche dont il avait été affublé la dernière fois aurait été une épreuve terrible, comme s'il était revenu au stade larvaire, juste après... Mais non, les psychiatres

## La fille d'un soir

devaient savoir cela. C'est pourquoi la règle était que chacun gardait ses vêtements civils.

Mais Laurent Mavallet ne souhaitait pas sortir dans le couloir et croiser des regards éteints, des personnes affligées, d'autres patients qui lui rappelaient qu'il était lui-même de ces hommes malades en esprit.

Il ne ressortirait de sa chambre que pour rencontrer Carole. Elle lui avait dit qu'elle passerait à dix heures. Il allait sortir demain, le troisième jour de son nouveau séjour. Mais la revoir ici lui ferait du bien.

Il avait consulté déjà deux fois son psychiatre, dont une fois ce matin, juste après le petit déjeuner.

« Je m'en veux, docteur. »

« Pourquoi cela ? »

« Cette jeune femme qui s'est suicidée, je ne la connaissais pas. Je ne savais rien d'elle. Je ne suis pour rien dans sa mort. Et malgré tout, cela m'a affecté et m'affecte encore. Je suis une loque. »

« Non, vous n'êtes pas une loque. Vous avez subi un choc grave. Il ne faut pas sous-estimer ce qui vous est arrivé. Etre confronté à la mort d'autrui est toujours traumatisant, surtout une mort violente et inattendue. Mais votre révolte vis-à-vis de votre dépression est un point positif. Votre guérison est en bon chemin. »

« Malgré tout, par le sang, c'était ma fille. »

« Par le sang ? Pourquoi cette expression ? »

## La fille d'un soir

« Eh bien elle est issue de mon sang, enfin, de mon sperme si vous préférez. C'est physiquement ma fille. Mais d'un autre côté, elle ne l'est pas : je ne l'ai jamais vue auparavant, j'ignorais qu'elle était ma fille, sinon je n'aurais pas couché avec. C'est ça, aussi, qui me fout mal à l'aise. »

« Avoir couché avec votre fille ? »

« Oui. »

« C'est très compréhensible mais vous ignoriez qu'elle était votre fille. Vous l'admettez vous-mêmes. »

« Le sang ne peut pas mentir. J'aurais dû le ressentir. Pourquoi ne l'ai je pas compris rien qu'en la voyant ? Rien qu'en sentant son odeur ? »

« Ce n'est pas si simple de reconnaître quelqu'un. Nous avons perdu au fil de l'évolution notre capacité à interpréter les odeurs corporelles, notamment pour comprendre qui appartient ou pas à notre clan, à notre famille. Et puis, en plus, nous avons maintenant des déodorants et des eaux de toilette... »

« Je suis coupable d'abandon de famille, d'inceste, de non-assistance à personne en train de se suicider... mais tout cela parfaitement involontairement ! »

« Objectivement vous avez raison. Et j'aimerais que vous preniez bien conscience de la fin de votre phrase. »

« Parfaitement involontairement ? »

## La fille d'un soir

« En effet. Vous n'êtes coupable de rien de ce seul fait. Rien ne pouvait vous avertir que commettiez tous ces délits. Sans cela, vous auriez été poursuivi, vous le savez. »

« J'aurais été, sinon, poursuivi par la justice des hommes et, là, je n'affronte que la justice de ma conscience... »

« Et celle-ci doit comprendre qu'elle aussi doit abandonner les poursuites. »

« Ca, c'est plus dur : je ne connais aucun avocat capable de plaider devant cette justice-là. »

# La fille d'un soir

## Chapitre 19

Il avait salué Carole en l'embrassant, comme il faisait quelques mois plus tôt. Ils s'étaient retrouvés à l'accueil et puis il l'avait emmenée dans le jardin.

Le ciel était bleu, il faisait raisonnablement chaud sans que cela soit désagréable, juste ce qu'il fallait pour s'asseoir au soleil et discuter.

Ils choisirent un banc sur le bord d'une allée.

Elle souriait mais elle ne pouvait pas cacher comme une inquiétude. C'était un sourire forcé. Il était devenu très sensible à cela, à force de fréquenter des infirmières souriantes. Elle prit de ses nouvelles sur un schéma classique, comme si elle s'apprêtait à rédiger un rapport à l'attention de tous ses amis.

Il lui prit la main, lui souriant d'un air heureux, répondant à toutes ses questions comme on le fait avec une amie.

Elle se détendit. Son sourire devenait plus naturel. Il fut soulagé de le constater. Il redevenait humain, apprécié de ses amis.

« Tu sors quand ? »

« Demain. C'était juste un court séjour pour vérifier que je pouvais arrêter mon traitement. »

« On peut prévoir une petite fête entre amis pour ton retour ? »

## La fille d'un soir

« Mon retour chez les humains ? »

Elle eut l'expression de celle qui prenait conscience qu'elle avait gaffé. Elle se mordilla la lèvre inférieure.

Il explosa de rire et l'embrassa sur le front.

« Mais oui, bien sûr, c'est une excellente idée. Je serai ravi de revoir tout le monde après cette... pause. C'est comme un long voyage dont je rentre. Un long voyage pas très agréable. »

« Mais tu es bien de retour ? »

« Oui, je suis de retour. »

Elle l'avait serré dans ses bras, blottissant sa tête contre son épaule. Il avait le nez dans ses cheveux soyeux. Il était perdu dans des effluves de femme. Il serra le corps chaud avec ses propres bras, ses mains posées sur les flancs de la jeune femme.

Dans le bas de son corps, entre ses jambes, quelqu'un se rappela au bon souvenir de l'homme, pour qu'il n'oublie pas qu'il était un homme, rien qu'en se sentant soudain serré dans son pantalon.

« Eh, dis-donc toi ! » explosa le cerveau.

« Et bien quoi ? » répondit le mis en cause.

« C'est une amie ! »

« Peut-être mais c'est une femme ! Moi, je ne m'arrête pas à ce genre de considérations ! »

« C'est sympa que tu sois de retour mais on ne touche pas aux amies. Tu connais la règle. »

## **La fille d'un soir**

« La règle, la règle... Pfou. Marre de toutes ces règles. J'ai envie de me dégourdir un peu, moi. »

« On verra ce qu'on peut faire pour toi dans quelques jours mais, pour l'instant, tu la fermes et tu te tiens tranquille. »

# La fille d'un soir

## Chapitre 20

Il avait été raisonnable, pourtant. Mais ça tournait quand même un peu. Il n'avait plus l'habitude de boire, même seulement quelques verres de vin.

Laurent Mavallet était heureux d'avoir retrouvé ses amis, d'avoir retrouvé Carole. Cela faisait longtemps qu'il n'était plus sorti, qu'il n'avait plus mangé au restaurant, qu'il n'avait plus bu, qu'il ne s'était plus senti bien. Simplement, senti bien.

L'analyseur se remit en marche automatiquement, sondant l'esprit de son propriétaire, vérifiant que chaque pièce était à sa place. Oui, l'esprit de Laurent Mavallet allait beaucoup mieux. Le diagnostic était.

Il pouvait de nouveau vivre, commencer à oublier ou, du moins, à accepter ce qui s'était passé.

Il s'était affalé sur son divan et se surprit à rire. Sans raison, comme cela. Simplement parce qu'il était heureux et qu'il avait bu.

Il eut un peu de mal à se déshabiller. Le lendemain, il retrouverait ses vêtements un peu partout dans l'appartement.

Et puis il s'effondra dans le lit pour s'endormir d'un sommeil qu'il n'avait plus connu depuis longtemps.



## **La fille d'un soir**

Un sommeil calme, sans le cauchemar horrible qu'il faisait encore de temps en temps où il se réveillait dans une mare de sang.

# La fille d'un soir

## Chapitre 21

Son psychiatre lui avait donné sa bénédiction. Alors... Le vigile à l'entrée ne l'avait pas reconnu ou avait fait comme si cela était le cas. Pourtant, la boîte avait subi une fermeture administrative tout de même, par sa faute. Enfin, presque.

Il entra sur la piste de l'*Ibis Rouge* pour se déhancher au milieu de femmes qu'il trouva très désirables. Mais il voulait exorciser la malédiction. Une grande blonde, du même âge que lui ou un peu plus âgée, fut un temps intéressée, le temps d'un rock des années 70 dont le titre avait été oublié, mais Laurent Mavallet jeta son dévolu sur une brune, un peu jeune que lui, aux longs cheveux ondulés.

A l'Hôtel des Pommiers, le gardien avait changé. Ou alors, celui qu'il connaissait était en congés.

Laurent Mavallet rangea sa carte bancaire, prit la clé de sa chambre dans une main et entraîna sa conquête de l'autre. Elle était à moitié saoule. Lui aussi, d'ailleurs. A deux ou trois reprises, ils ratèrent chacun leur tour une marche et faillirent tomber mais ils se rattrapèrent mutuellement. Une fois à l'horizontal, de toutes façons, les problèmes d'équilibre n'existaient plus.

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

« Bon, je peux y aller, là ? » s'enquit quelque chose entre les jambes de Laurent Mavallet.

« Oui, ce n'est pas une amie » autorisa le cerveau.

# La fille d'un soir

## Chapitre 22

Laurent Mavallet avait presque oublié sa démarche quand il reçut la lettre. Sans doute l'intervention de Gérard Fomalhaut avait-elle pesé. Il était donc autorisé à rendre visite à Marlène Barieli, qui était de retour dans sa cellule après un séjour à l'hôpital pénitentiaire. Il lui restait un peu de dix ans à purger. La mort de sa fille n'y changeait rien.

Le courrier comprenait les horaires de visite et les précautions à prendre (ne pas avoir sur soi de couteau, de spray...).

Il ne lui restait plus beaucoup de temps de congé maladie, du moins à temps plein. Son psychiatre envisageait de lui accorder un mi-temps thérapeutique pendant six mois. Laurent Mavallet en avait parlé avec son chef, par téléphone, et cela ne semblait pas vraiment poser de problème. La société n'était pas au meilleur de sa forme, le travail n'était pas très abondant, alors se faire rembourser un demi-salaire par les assurances sociales, c'était toujours bon à prendre.

Si Laurent Mavallet devait rendre visite à la mère de sa fille, c'était maintenant. Avant de reprendre son travail.

Mais il sentit nécessaire de préparer le terrain. Il décida de lui écrire une lettre en lui annonçant sa venue.

## La fille d'un soir

« Chère Marlène,

*Je pense que maintenant, tu te souviens de moi au moins autant que je me souviens de toi. Ce qui s'est passé récemment a bouleversé nos vies.*

*J'ai besoin de comprendre.*

*Accepterais-tu que je vienne te voir ? Grâce au policier qui a mené l'enquête sur ce qui s'est passé, j'ai obtenu un permis de visite.*

*Amicalement,*

*Laurent »*

Il posta sa lettre en espérant chaque jour une réponse. Il se forçait à oublier cette attente, en se promenant toute la journée, en sortant le soir, en allant au cinéma... comme si la réponse ne pouvait pas venir avant des mois.

Mais elle mit moins d'une semaine.

« Cher Laurent,

*Depuis bientôt vingt ans, ma famille ne me parle plus. On ne tombe pas enceinte d'un inconnu. Ma fille n'a jamais connu ni ses grands parents, ni ses oncles et tantes, ni ses cousins. Et mon crime n'a pas arrangé les choses, je présume.*

## La fille d'un soir

*La dernière fois que j'ai vu ma fille, c'était à mon procès, à l'énoncée du verdict. Elle s'était forcée à me regarder en souriant, en prononçant silencieusement un « Maman, je t'aime » pour que je puisse le lire sur ses lèvres tandis que les policiers me remmenaient en prison. Mais je voyais ses larmes perler sur ses joues.*

*Ensuite, elle a disparu. Elle n'est plus venue me voir à la prison. Je suis seule désormais.*

*Je ne sais pas si me voir te fera du bien ou t'aidera à comprendre mais, à moi, cela sera une visite. Et c'est précieux. Crois-moi, c'est précieux.*

*Surtout, j'aimerais savoir ce qui s'est passé. Personne ne m'a rien dit en dehors des grandes lignes. Moi aussi j'ai besoin de comprendre. Jessica était une jeune fille si gentille et pleine de vie.*

*Autant que toi, j'aimerais comprendre. Même si je crains l'explication.*

*J'attends avec impatience ta venue.*

*Amicalement,*

*Marlène »*

Le sort en était donc jeté. Il irait. C'était la première fois qu'il se rendrait en prison.

Il regarda attentivement le courrier qu'il avait reçu, avec ce qu'il avait le droit d'apporter ou non comme cadeau.

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Des fleurs coupées et des chocolats, cela ferait l'affaire. Sans papier cadeau car tout serait ouvert par les gardiens.

# La fille d'un soir

## Chapitre 23

« Nous ne vivions pas ensemble mais il a cru qu'il me possédait. Quand je lui ai dit que je le quittais, que j'avais rencontré un autre homme, qu'il pouvait reprendre sa brosse à dent, son after-shave et ses quelques affaires, il m'a traité de pute. Le ton est monté. Nous avons commencé à nous battre. Jessica est arrivée à ce moment là. Je lui ai dit d'arrêter et de partir, de ne pas gueuler comme ça devant ma fille. Il m'a redit que je n'étais qu'une pute et, en se tournant vers ma fille, il lui a dit qu'elle était une fille de pute. Je ne sais pas pourquoi j'ai pris un couteau. Il est mort à l'hôpital. Je lui avais donné quatre ou cinq coups avant que les cris de Jessica brisent la sorte d'hypnose... »

Marlène Barieli s'enfouit le visage dans ses mains. Elle pleurait en se remémorant comment sa vie avait basculé, en quelques secondes.

« Je ne viens pas refaire le procès... » tenta de la consoler Laurent Mavallet.

« Je sais. »

Dans le coin, la gardienne restait droite et silencieuse. Elle surveillait, c'est tout.

« Et toi, peux-tu me raconter... »



## La fille d'un soir

« Tu es sûre ? »

« J'ai lu les journaux qui parlaient de l'affaire. Depuis que je sais, je les ai demandés à mon avocat. Il m'a envoyé quelques photocopies. Personne n'avait fait le rapprochement entre ton affaire et la disparition de Jessica. Mais j'aurais besoin de savoir comment... enfin, comment elle est morte. Moi aussi, je veux comprendre pourquoi... »

Alors Laurent Mavallet lui raconta. Déglutissant lourdement parfois, lors de pauses de courts instants dans son récit. Des larmes brouillaient sa vision mais refusaient de couler le long de ses joues. Laurent Mavallet ferma les yeux et s'essuya les paupières d'un revers de doigts à plusieurs reprises.

Marlène Barieli écoutait, la bouche cachée par ses mains. Peut-être se mordait-elle un doigt pour s'empêcher de crier. Des larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle songe à s'essuyer. Laurent Mavallet parlait sans être interrompu, d'une voix monocorde, la plus neutre possible.

Dans le coin, la gardienne restait droite et silencieuse. Son regard était rivé sur cet étrange couple et elle restait bouche bée.

Il y eut un silence, lorsque le récit fut achevé, que le passé s'était déroulé jusqu'au présent.

## La fille d'un soir

Laurent Mavallet reprit la parole.

« Savait-elle qui était son père ? »

« Non. Je ne lui avais jamais dit. Je voulais un enfant et je t'ai... emprunté. Je ne pensais pas te revoir. Jamais. Quand Jessica me posait la question, je lui disais que je ne savais pas, que j'avais eu plusieurs aventures à cette époque là et que moi je l'aimais. C'était l'essentiel. »

« Mais j'avais été le seul, non ? »

« En effet. A cette époque, on ne couchait pas comme maintenant, tout de même. J'ai eu du mal à t'oublier, à passer à un autre homme puis à un autre et à un autre encore. Et ainsi de suite. Mais tu étais toujours là, à chaque fois que je voyais notre fille. »

« Pourquoi tu ne m'as rien dit ? »

« Au début, je voulais t'oublier. Je voulais un enfant, pas m'encombrer d'un père. Et puis, avec les années, le désir de partager cet enfant m'incitait parfois à vouloir te retrouver, te le dire... Mais qu'aurais-tu pensé ? Que je venais chercher de l'argent ? C'était plus simple de rester silencieuse, comme cela. Du moins je l'ai cru jusqu'à... »

Nouveau silence.

Laurent Mavallet soupira.

## La fille d'un soir

« Mais comment Jessica m'a-t-elle retrouvée ?  
Comment a-t-elle su ? »

« Je ne sais pas. »

Quand la gardienne signala la fin de la visite, Marlène Barieli supplia l'homme de revenir la voir, de lui écrire.

« Je t'écrirai, promis » lui sourit Laurent Mavallet tandis qu'on emmenait la mère de sa fille unique.

# La fille d'un soir

## Chapitre 24

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

« Je m'appelle Laurent Mavallet. Je suis le père de Jessica Barieli, la fille de Marl... »

La porte claqua.

Laurent Mavallet s'était instinctivement reculé lorsque la vieille rombière avait fait un pas en arrière pour s'éloigner de l'intrus, sans défaire la chaîne qui retenait la porte. Sinon, l'homme aurait pris la porte dans la figure.

L'avocat n'avait pas servi à grand'chose, sauf à donner cette adresse, celle des parents de Marlène. Laurent Mavallet avait sonné et voilà.

Il s'apprêtait à partir. Mais on discutait à voix basse derrière la porte. Il y eut un petit glissement, une sorte de frottement d'un capuchon de métal sur un support. Laurent Mavallet sourit au judas qui perçait le panneau central.

C'est un homme âgé qui apparut cette fois dans l'ouverture de la porte, toujours barrée par la chaîne.

« Bon, qu'est-ce que vous voulez ? »

« Je m'appelle Laurent... »

## La fille d'un soir

« Vous l'avez déjà dit, qui vous étiez ou prétendiez être. Je vous ai demandé ce que vous vouliez. »

« Eh bien, vous parler. »

« Pour dire quoi ? »

Il y eut un silence. Laurent Mavallet ne s'attendait pas à cette attitude-là. Il resta comme abruti, bouche bée.

« Je suis tout de même le père de votre petite-fille... »

« Je n'ai plus de fille depuis bientôt vingt ans. Alors une petite fille... qui, si j'ai bien compris, est d'ailleurs morte. Vous venez vous excuser de m'avoir pris ma fille ? »

« Non, je venais comprendre pourquoi Jessica s'est suicidée. »

« On ne l'a vue que deux fois, quelques minutes. C'est tout. On n'a pas fait de philosophie avec elle. »

« Quand ? »

« En quoi ça vous regarde ? »

« Je crois que ça me regarde. C'était ma fille et je ne le savais pas. Alors, oui, je crois que ça me regarde. »

« Commencez par savoir où vous semez des gamins. Ensuite, occupez-vous en. Après vous pourrez juger de ce qui vous regarde ou pas. »

La porte claqua de nouveau.

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Laurent Mavallet hésitait entre la colère et le désespoir. Mais il comprenait mieux, déjà, pourquoi Jessica ne s'était pas réfugiée chez ses grands parents.

Il attendit à peu près dix minutes, espérant que la porte s'ouvre de nouveau.

Puis il s'éloigna et rentra chez lui.

# La fille d'un soir

## Chapitre 25

« C'est vraiment triste ce qui est arrivé » déplora Carole Riquier en tentant d'analyser tous les reflets dans la robe du Médoc vieux d'une quinzaine d'années.

« Comment aurais-tu réagi si ça t'était arrivé à toi ? » lui demanda Laurent Mavallet.

« J'aurais sans doute nettement plus crié que toi ! »

Elle sourit en buvant. Elle tenait son verre par le pied, maintenant son nez dans le col, en vraie amateur qu'elle était. Son autre main était posée sur ses jambes croisées sur le divan. Passant sur ses chaussures en désordre sur le tapis, elle reposa son verre sur la table basse en regardant son interlocuteur enfoncé dans un fauteuil, une moue dubitative aux lèvres.

« Ceci dit, je suis une fille. Et me cacher que j'ai un enfant est nettement plus difficile. »

Là, elle s'esclaffa. Elle savait qu'elle pouvait plaisanter avec ça. Du moins, désormais. Ce n'était pas la première fois. Il sourit en secouant la tête avant de boire son propre verre. Chacun grignota quelques cubes de Comté Vieux en riant à moitié avant de reprendre la conversation.

« Non, je voulais dire : qu'aurais-tu fait à la place de Marlène ? Ou de Jessica ? »

## La fille d'un soir

« Pour Marlène, ce n'est pas ma manière de faire. Je n'aurais pas l'idée de faire un gamin dans le dos d'un de mes mecs. De toutes façons, maintenant, la règle reste le préservatif... Donc, pas de gamin sauf méga-coup de pas-de-bol avec le truc qui se déchire. »

« Mais à l'époque ? »

« Je ne sais pas. Je ne l'ai pas fait à son âge, déjà. Je suis un peu plus jeune, d'accord, mais tout de même. Faire un gamin... En fait, ça, déjà, à la base, à vingt ans ou un peu plus... En plus, faire un gamin en lui donnant en héritage un mensonge... Elle a fait une gamine pour elle, en égoïste, pour se prouver qu'elle était une femme peut-être. Qu'elle n'avait pas besoin d'un homme alors qu'elle en collectionnait. Mais sans penser à cet enfant. »

« Mensonge par omission... »

« Non, mensonge complet, puisqu'elle a prétendu ne pas savoir qui était le père et que ce n'était pas le cas. »

« C'est vrai. Et toi, tu n'as pas besoin d'hommes ? »

« Moi ? Mais si, j'en ai besoin ! J'en ai souvent dans mon lit et j'aime ça ! Avoir besoin d'hommes, de beaucoup d'hommes différents, c'est ça être une femme ! »

« Et à la place de Jessica ? »

Elle tiqua et balança la tête d'un air gêné avant de boire une nouvelle gorgée de vin. Enfin, elle répondit.



## La fille d'un soir

« Là, c'est plus dur. Je ne sais pas ce qu'elle a vécu. Naître au milieu de la haine ou du mépris des hommes... Et elle n'était pas vierge ? »

« Non, aucun doute là dessus. Et même sérieusement éduquée pour son âge. »

« Un gros problème d'amour, sans doute. Une mère, ça ne suffit pas. Même si on ne voit pas son père, que ses parents sont séparés, comme les miens, on sait que son père existe. On le connaît. On s'aime. Et sa mère a dû plutôt l'encourager à multiplier les aventures, au moins par l'exemple. »

« Mais avouer ce manque d'amour paternel en se tranchant la gorge dans le lit de son père après lui avoir fait commettre un inceste... »

« C'est sûr que c'est *hard*... »

« Et faire un gamin ? »

« Si, un jour sans doute. Mais une fois que j'aurai trouver le bon père. Et ceux avec qui je couche sont déjà trop souvent de mauvais amants... Et, toi, au fait ? Il n'y a pas que les femmes qui font des enfants ! »

« Tu me fais penser à ma mère... »

« Tu triches ! Ca ne se fait pas de botter en touche en invoquant les parents casse-pieds. Réponds ! »

« Eh bien, disons que je n'ai pas trouvé la mère, enfin, volontairement du moins. Si ça se peut, je suis à la tête d'une famille nombreuse... »

« Non, mais je veux dire de vrais enfants que tu élèverais... »

## La fille d'un soir

« J'ai bien le temps ! Je préfère encore sortir à l'*Ibis Rouge* et à l'hôtel en face... »

Laurent Mavallet remplit à moitié les deux verres. Ils changèrent de sujet, et achevèrent la bouteille en compagnie de petits cubes de divers fromages.

Ils refaisaient le monde, causaient des copains, de la mode et même du football.

Puis Laurent Mavallet amena un plateau portant une demi-bouteille de Champagne très fraîche avec deux moules à soufflé contenant chacun un crumble à peine sorti du four.

« Qu'est-ce qu'on fête ? » s'enquit Carole en tressautant de joie.

« Nous, pourquoi ? Ce n'est pas assez ? »

Ils trinquèrent à l'amitié, à la joie de ces soirées entre amis. Un homme et une femme en train de boire, de discuter... Peut-être même dormirait-elle là. Dans la chambre d'ami. Elle l'avait déjà fait plusieurs fois, trop bourrée pour rentrer chez elle mais jamais assez pour être malade. Il faut rester correct chez des amis.

Laurent était de retour parmi les siens. Avec sa joie. Cela méritait bien du Champagne en effet.

« Et tu n'as pas perdu la main pour les crumbles... » susurra Carole en soufflant pour tenter de diminuer la brûlure de sa langue, punie par la

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

gourmandise de sa maîtresse trop pressée pour laisser refroidir une pâtisserie trop chaude.

« Bah, c'est comme l'amour et le vélo, ça ne s'oublie pas ! »

Ils éclatèrent ensemble de rire.

# La fille d'un soir

## Chapitre 26

Marlène Barieli pleurait mais elle avait du mal à s'essuyer les yeux avec ses mains menottées. Laurent Mavallet lui épongea le visage avec un mouchoir en papier. Ils étaient seuls, en dehors des policiers et des fossoyeurs.

Le cercueil en bois tendre faillit exploser avant de sortir du trou mais les fossoyeurs connaissaient leur métier et savaient comment en extraire un dont le bois pourrissait.

Une légère pluie humidifiait l'ambiance déjà sinistre. Il y eut un bruit mat lorsque le cercueil heurta l'allée, suivi d'un craquement : le bois venait de se fendre sur toute la longueur de la caisse.

« Ah, ces cercueils pour indigents, quelle merde ! » pesta un fossoyeur.

« Bon, allez-y, ouvrez » ordonna le commissaire.

Laurent Mavallet détourna son regard et plaça une main devant les yeux de Marlène Barieli tandis que les fossoyeurs, surveillés par le commissaire, procédait au transfert du cadavre décomposé de Jessica dans un cercueil neuf. Il avait voulu offrir une dernière demeure digne à sa fille. La retirer du carré des indigents. Et le juge d'application des peines avait accepté la présence de la mère de la morte.

## La fille d'un soir

Le couvercle du cercueil neuf se referma et les tourne-vis entrèrent en action, produisant un grincement régulier.

Marlène Barieli respirait fort, s'empêchant ainsi de s'évanouir. Elle ne voulait pas manquer de respect à sa fille, ou à ce qui en restait.

Les parents accompagnèrent le cercueil transporté sur un chariot à bras quelques allées plus loin. Un trou récent accueillit le nouveau cercueil flambant neuf qui brillait sous le pluie fine. Un bruit mat signala son arrivée au fond du trou. Un sifflement accompagna la remontée rapide des cordes ayant permis sa descente.

Les mottes de terre humides furent jetées une à une dans le trou. Durant quelques instants, chaque motte provoqua un écho creux, résonnant dans la caisse de bois désormais enfouie là.

« Bon, on y va ? » s'impatienta l'un des gardes.

Marlène Barieli acquiesça d'un bref hochement de tête répété deux fois.

Laurent Mavallet voulu l'embrasser, la prendre dans ses bras, la consoler. L'un des gardes s'interposa.

« Les contacts physiques avec les détenus sont interdits. »

On fit monter la condamnée à l'arrière de la voiture de police qui attendait. Celle-ci démarra aussitôt.

Laurent Mavallet la regarda s'éloigner jusqu'à la sortie du cimetière. Immobile. Ne sentant pas l'eau de la pluie ruisseler sur son visage.

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Derrière lui, les fossoyeurs terminaient leur ouvrage en silence, poussant juste de temps à autres quelques jurons contre le sale temps.

# La fille d'un soir

## Chapitre 27

A la prison, Marlène Barieli disposait de quelques affaires personnelles, ce qui avait pu être sauvé faute d'avoir de valeur marchande, ce qu'elle avait sur elle lors de son arrestation. Mais c'est sa fille qui avait effectué le déménagement de l'appartement. Elle avait déposé ce que les huissiers n'avaient pas pris chez un garde-meuble.

« Mais où loges-tu, toi ? » s'était, un jour, étonnée sa mère.

« Je me débrouille. Chez des copains. T'inquiète pas » avait répondu Jessica. Jamais elle n'avait été plus précise.

Munie d'une autorisation écrite de Marlène Barieli, Laurent Mavallet se présenta au garde-meuble. Il voulait voir ses affaires. Y trouver peut-être l'indice qui lui manquait pour comprendre comment sa fille l'avait retrouvée, pourquoi elle avait commis un inceste en toute connaissance et un suicide.

Le garde-meuble proposait des casiers plus ou moins grands en accès libre et permanent. Il s'agissait en fait d'un ancien parking à étages qui avait été cloisonné. Chaque emplacement de voiture était devenu un groupe de casiers ou un vaste rangement. Les cloisons étaient minces, les portes métalliques dignes d'abris de jardins.

## La fille d'un soir

La protection du lieu reposait avant tout sur la vidéo-surveillance. Il y avait des caméras partout, ne laissant pas le moindre angle mort.

Laurent Mavallet connaissait le numéro du casier, savait que le cadenas le fermant était à combinaison et que celle-ci était la date d'anniversaire de Marlène Barieli.

Il suivit la signalisation pour retrouver le bon casier, au bout de la rampe de l'ancien parking. C'était un des plus petits formats : juste la largeur de la porte, moins d'un mètre de profondeur. Jessica n'avait sans doute pas pu sauver grand'chose.

Mais la porte était fermée par un gros cadenas à clé tout neuf. La porte était en parfait état : pas de trace d'effraction qui aurait pu justifier un changement de cadenas par le garde-meuble lui-même.

Il redescendit au bureau d'accueil.

« Je ne comprends pas : la locataire d'un casier m'a dit que celui-ci était fermé par un cadenas à combinaison, m'a donné la combinaison et le numéro d'emplacement. Mais quand je suis arrivé au casier, il y avait un cadenas à clé tout neuf. Peut-être s'est-elle trompée de numéro... »

Le gardien se tourna vers son ordinateur avec un sourire condescendant genre « ces femmes qui sont pas foutues de se rappeler un numéro ». En lissant sa moustache de faux gros dur passant son temps libre dans



## La fille d'un soir

une salle de musculation pour prouver que, lui, il est un homme, il posa la question indispensable.

« On va voir. Quel est le nom de la dame ? »

« Barieli. »

Le sourire s'effaça aussitôt du visage du gardien.

« Barieli ? Jessica Barieli ? »

« Jessica est la fille de mon amie. Le casier doit être au nom de Marlène Barieli mais vous ne devez connaître que Jessica en effet. Sa mère ne pouvait pas s'occuper de ses affaires... »

« Je sais. Ne vous fatiguez pas. Je lis les journaux aussi. »

Le gardien riva des yeux méchants sur Laurent Mavallet.

« Mais pourquoi vous voulez savoir, d'abord ? Vous êtes de la famille ? »

« Je suis mandaté par Marlène Barieli pour... »

« Ouais, ça va. Rangez votre papier. Je n'ai pas besoin de l'ordinateur pour savoir ce qu'est devenu ce casier. Ni pour me souvenir qu'il y a trois mois de loyer impayés. »

« Je vois... » sourit Laurent Mavallet.

Regardant le plus aimablement possible le gardien, il sortit sa carte bancaire et demanda simplement : « combien ? »

La somme, aboyée par son interlocuteur, était dérisoire.

## La fille d'un soir

« Eh bien, pour vous souvenir comme cela d'une dette aussi ridicule... Je vais vous payer et ensuite vous me direz... »

« En liquide. Pour cette histoire, j'ai failli perdre mon boulot. C'est moi qui ait payé, pour que la comptabilité soit nette. »

« Ah, je comprends mieux... »

« Non, vous ne comprenez rien. Parce que vous ne savez rien. Et, d'abord, vous êtes mandataire à quel titre ? Vous êtes avocat, huissier, notaire ? »

« Non. On va dire *ami de la famille*. »

« *Ami de la famille* » répéta le gardien avec un ton ironique. Sèchement, il annonça : « il y a un distributeur de billets en face. Vous me laisserez la monnaie, pour le dérangement. Le montant que je vous ai donné, c'est ce qu'il y avait en comptabilité. Pas un sou pour moi. »

Laurent Mavallet titubait un peu en sortant du bureau. Il jeta un coup d'oeil par dessus son épaule en traversant la rue. Le gardien l'observait, bras croisés, le regard mauvais.

Quelques instants plus tard, le père revint sur ses pas. Le gardien n'avait pas bougé d'un millimètre. Et son oeil était toujours noir.

## La fille d'un soir

En silence, il tendit les billets au gardien. Celui-ci les recompta et commenta sobrement : « comme je vous ai dit, je garde la monnaie. »

« C'est d'accord. Pour le dérangement. Bon, maintenant, si vous me disiez ce qui s'est passé ? »

« Ici, vous n'êtes pas dans un logement. Si vous ne payez pas, on peut vous expulser sans ménagement. Un mois de retard suffit. »

« Et votre employeur a été furieux parce que vous n'avez pas viré un mauvais locataire... »

« Ouais. Plus de deux mois. Et deux lettres recommandées qui nous sont revenues avec la mention selon laquelle le destinataire n'habitait pas à l'adresse indiquée. Légalement, j'étais couvert pour faire sauter le cadenas au bout d'un mois et demi. Et il y a toujours de l'attente pour ces petits casiers, tellement pratiques. »

« Vous êtes souvent si compréhensif ? »

« Non, jamais. »

« Alors... »

« C'est à cause de la petite pute que j'ai fais ça. Elle n'avait plus un rond. Plus un liard. Rien. On a baisé pour le prix du loyer. Quand je lui ai dit que ce n'était plus possible, elle a ouvert son corsage et m'a placé la main sur son sein. en m'affirmant que si, elle allait trouver une solution. Elle revenait de temps en temps. Elle dormait ici quelque fois, dans son casier. C'est interdit, vous savez. C'est aussi parce que j'ai fermé les yeux là-dessus que j'ai failli me faire virer. Le patron

## La fille d'un soir

avait regardé les enregistrements de vidéo-surveillance et il a bien vu qu'elle dormait là. Elle me suçait pour que je la ferme. J'avais peur qu'elle soit mineure mais, dès la première fois, elle m'avait montré sa carte d'identité. Jeune majeure, mais majeure. Elle ne perdait pas de temps pour inaugurer ses nouveaux droits... »

« Mais trois mois, cela fait forcément il y a longtemps. Elle a trouvé de l'argent ? »

« Non. Alors, elle m'a convaincu avec ses arguments habituels de l'aider à déménager le contenu du casier, après mes heures de boulot, avec ma voiture. Elle n'avait ni voiture, ni permis, d'après ce qu'elle m'a dit. Il n'y avait pas grand'chose dans le casier, remarquez. Je me suis plus fatigué à me faire payer qu'à transporter les quelques caisses : des papiers, quelques vêtements de femme... Ce n'étaient pas ses vêtements à elle : pas le même style. Sa mère peut-être. »

« Et où avez-vous transporté... »

« Chez des gens bizarres qui ont disparu le temps que je transporte les caisses dans leur cave. Ils ont ouvert. Pas même dit bonjour. Puis ils ont disparu. Et quand je suis sorti avec Jessica, la porte a claqué derrière nous. Et c'est tout. »

« Les grands-parents, je présume... »

« C'est ce qu'elle m'a dit. »

« Vous êtes marié ? »

« Vous voulez me faire chanter, c'est ça ? »

## La fille d'un soir

« Non, rassurez-vous. De toutes façons, pour faire chanter quelqu'un, il faut que ça vaille la peine... »

« C'est sûr que c'est pas avec mon salaire que j'aurais pû me payer une pute, juste m'envoyer en l'air avec une fille jeune et belle comme celle-là. Alors, oui, j'ai forniqué hors mariage sans rien dire à ma femme. Mais je ne suis pas le seul, hein ? »

« Non, en effet...Moi, je suis resté célibataire pour m'éviter les cas de conscience et le devoir de fidélité. »

« Et puis, payer les trois mois de loyer de ma poche, ça m'a coûté une belle engueulade. Mais, là, je pouvais le justifier, dire que c'était ça ou je me faisais virer. Dire que j'avais été trop gentil avec de pauvres gens qui n'avaient plus les moyens de payer le loyer de leur casier. Putain, qu'est-ce que je n'ai pas entendu sur ma gentillesse stupide à l'égard d'inconnus alors que je ne pensais pas à ma propre famille... »

Laurent Mavallet se força à sourire, à serrer la main de ce pauvre type rongé par son aventure extra-conjugale. Il parvint à lui arracher un sourire. Il le salua gentiment et s'éloigna.

Dès qu'il se fut assez éloigné, il tourna le coin de la rue et s'appuya contre le mur en respirant fort. Décidément, sa fille n'avait reculé devant rien... Qu'allait-il découvrir encore en poursuivant son enquête ?

# La fille d'un soir

# La fille d'un soir

## Chapitre 28

Laurent Mavallet se réveilla en sursaut. Il eut l'impression d'avoir crié mais sans en être certain. Il transpirait. La peur. La peur panique. Il manquait d'air. Il respirait en se ventilant le plus qu'il pouvait. Son coeur battait la chamade. Il entendait le bruit dans sa cage thoracique qui résonnait dans ses oreilles.

Elle avait été là, de nouveau. Le sexe turgescent de l'homme avait réagi comme un bon phallus qui fait ce pour quoi l'évolution l'a conçu. Et puis elle s'était évergée, en souriant, devant les yeux du père. Elle riait.

Le cauchemar était revenu.

Il était à peine deux heures du matin. Dès qu'il le put, Laurent Mavallet se leva et alla boire un verre d'eau dans la cuisine sans prendre la précaution de s'habiller. Il avait chaud. Il était seul. Et l'appartement était plongé dans le noir, à peine éclairé par la lampe de chevet et l'éclairage intérieur du réfrigérateur, le temps que l'homme se serve de l'eau.

Enfin, il se remit au lit et tira sur son corps la couette unie. Mais il ne parvenait pas à s'endormir. Ni même à se détendre.

## La fille d'un soir

Il avait admis son aventure. Il avait admis son innocence. Le traumatisme avait mis du temps à être digéré mais c'était fait.

Du moins le croyait-il.

« On ne guérit qu'en acceptant. Mais l'oubli total n'existe pas. »

L'avertissement de son psychiatre revint à sa mémoire. En fait, pour terminer d'accepter ce qui s'était passé, il savait qu'il devait comprendre, démêler les fils qui l'unissaient à sa fille et à la mère de celle-ci.

Il n'avait pas assez d'éléments pour comprendre le *pourquoi*. « Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa » avait-elle écrit. Elle ne pouvait pas lui en vouloir d'ignorer jusqu'à son existence, tout de même. Même en admettant cette hypothèse, pourquoi ce suicide ? Pourquoi ne pas l'avoir tué lui, plutôt ?

Surtout, ce qui lui posait un véritable problème intellectuel et dérangeait son esprit, c'était le *comment*. Comment l'avait-elle retrouvé ? Comment avait-elle trouvé la force de faire ce qu'elle avait fait ? Comment, même, avait-elle survécu sans domicile fixe, à tout juste dix-huit ans, tout en gardant le minimum de moyens pour rester séduisante ?

Sans répondre à cette question du *comment*, Laurent Mavallet savait que son intellect ne pourrait pas trouver la paix. Son esprit resterait frustré. Le cœur aurait peut-être besoin d'une réponse aussi à la première



## **La fille d'un soir**

question, celle du *pourquoi*, mais à chaque stade son problème.

# La fille d'un soir

## Chapitre 29

Carole Riquier pleurait rarement. En tous cas, Laurent Mavallet la voyait rarement pleurer. Il envisagea même l'hypothèse que ce fut la première fois.

Quand il l'avait eue au téléphone, il avait vite compris qu'elle avait besoin de petits réconforts comme ceux que seul un ami peut donner.

Il avait sorti un Margaux d'une quinzaine d'années ainsi que, pour accompagner l'entrée, une demi-bouteille de Gewurztraminer Vendanges Tardives, parfaite pour accompagner un petit pâté de poissons acheté en catastrophe au supermarché.

Pour le Margaux, une côte de boeuf cuite au four avec quelques pommes de terre. Simple et efficace.

Quant au dessert, il avait fallu improviser. Quelques fruits découpés en morceaux, un peu de cannelle, deux yaourts avec deux cuillerées de farine et autant de sucre, le tout bien mélangé et juste passé au four. Et un soupçon de Calvados, tout de même, pour parfumer.

Carole Riquier ne pouvait certes pas résister. Son ami la connaissait bien. Mais cela ne l'empêchait pas de pleurer.

Elle alternait des sourires à l'attention de son hôte, en général la bouche pleine, et des épisodes de

## La fille d'un soir

désespoir le visage enfoui dans ses mains. Quand elle laissait voir son visage, il en résultait cet étrange arc-en-ciel qui rendait certaines actrices d'une grande époque révolue si mystérieuses sur des photos en noir et blanc : un visage à la fois lumineux et baigné de larmes.

« Bon, il t'a quittée. Et alors ? »

« Ben, il m'a quittée, justement. »

« Pour une fois, ce n'est pas toi qui l'a foutu dehors en premier et ça te vexes, c'est ça ? »

« Non, c'est pas ça ! »

Nouvel épisode de larmes.

« A ton âge, tu ne crois pas que tu as passé l'âge des crises d'adolescence ? »

« Je suis encore assez jeune pour avoir un coeur. »

« Mais, enfin, toi même tu n'arrêtes pas de dire que... »

« Oui mais là, j'y tenais à ce crétin. »

« Il baisait bien ? »

« Oui, mais ce n'était pas tout. »

« Tu n'avais tout de même pas envie de te *fixer* ? »

« Ben, c'est quand j'ai commencé à en parler que... ben... ça s'est dégradé entre nous. »

Laurent Mavallet soupira, balança la tête de droite et de gauche, leva les mains et les yeux au ciel et conclut par un sonore « bon appétit ». Par instinct, Carole répondit un banal « merci, toi aussi. » Et seuls les

## La fille d'un soir

couteaux et les fourchettes firent ensuite du bruit durant quelques instants.

Carole pleurait mais ne perdait pas sa bonne éducation. Elle humait le vin en le buvant, goûtait avec religiosité les plats comme si c'était à chaque bouchée le corps du Christ.

L'un et l'autre avaient quelques difficultés à marcher droit. Mais c'était nécessaire pour affronter la situation. Pendant que Laurent Mavallet cherchait un livre à propos d'un sujet quelconque qu'il venait d'évoquer et dont il ne souviendrait plus quelques instants plus tard, elle s'était assise sur le lit dont la couette était repliée au pied, pour qu'il s'aère.

Elle dodelinait de la tête et avait du mal à fixer son attention. Plus encore à comprendre ce que lui racontait son ami.

Il expliquait le contenu du livre qu'il tenait entre les mains mais ne s'aperçut qu'elle ne l'écoutait plus que quand il entendit un ronflement derrière lui.

Elle était allongée sur le drap, en chien de fusil, puis elle se mit en position foetale en cessant de ronfler.

Laurent Mavallet rangea son livre, dont il avait déjà oublié le titre. Il avait du mal à rester debout et droit en observant son amie allongée, la jupe courte relevée, la culotte apparente, le débardeur froissé et le nombril à l'air. Mais sur la bonne moitié du lit.

## La fille d'un soir

Enfin, sur la pire moitié possible du lit, en fait. Celle des femmes qui passaient ici. Lui dormait toujours sur la même moitié.

Laurent Mavallet fut saisi d'une certaine douleur dans le pantalon devenu soudain trop étroit.

« Je ne vais quand même pas aller dormir dans la chambre d'ami... ni la réveiller » murmura-t-il pour lui-même.

D'instinct, il chercha sur les étagères autour de lui une solution. L'épée du Roi Marc peut-être, qu'un chevalier errant aurait malencontreusement oublié dans cette chambre.

Laurent Mavallet chassa rapidement cette analogie de son esprit. Si Tristan avait garanti sa chasteté lors de sa nuit avec Iseult en plaçant la dite épée entre eux, cela n'avait pas empêché la fin de l'histoire, avec la trahison du Roi Marc, époux légitime d'Iseult.

« Le Roi Marc s'est taillé et la place est libre » lui fit remarquer quelque chose entre les jambes.

« Ta gueule, on t'a déjà dit que c'est une amie » répliqua sèchement le cerveau.

Les yeux de Laurent Mavallet continuèrent le tour des placards de la chambre. Soudain, ils s'arrêtèrent sur un tiroir. Il savait ce que ce tiroir contenait et c'était peut-être la réponse à son inquiétude. Mieux qu'une épée

## La fille d'un soir

du Roi Marc puisque la chasteté serait physiquement garantie même si elle venait le caresser durant la nuit. Même si son phallus n'en faisait qu'à sa tête.

Cela n'avait plus servi depuis deux ou trois ans. L'une de ses anciennes conquêtes adorait ça. Et puis il avait perdu l'habitude.

Sans bruit, Laurent Mavallet ouvrit le tiroir et en retira une combinaison en polyamide très doux, noire et presque opaque, ce que les Japonais appellent *zenshin taitsu* ou *zentai*. Pas un centimètre de peau ne serait à l'air libre. Il vérifia qu'il avait bien prise celle qui lui était destinée. L'autre était d'une sorte de blanc-rose, de toutes façons.

Il vérifia que son amie dormait et se déshabilla entièrement puis s'assit sur une chaise pour enfiler les jambes de la combinaison. Il se leva et passa ses bras dans les parties appropriées du vêtement, les mains prenant place naturellement dans les gants incorporés à la combinaison. Enfin, la partie cagoule, solidaire du reste, enroba la tête. Il ne resta plus qu'à faire preuve d'un peu de souplesse pour fermer la longue glissière qui courait le long de la colonne vertébrale, du coccyx au sommet du crâne. Plus aucune ouverture ne subsistait. Il respirait et voyait au travers des multiples pores du tissu.

Laurent Mavallet fit quelques extensions pour que le tissu se positionne bien. La combinaison était par nature moulante mais il eut l'impression qu'elle avait rétréci. A moins qu'avec l'âge...

## La fille d'un soir

Par réflexe, par souvenir, par nostalgie peut-être, il se caressa l'intérieur de la cuisse en se couchant au côté de son amie. Il se remémora les longues heures de caresses passées avec cette femme qui l'avait initié à cette forme orientale et moderne de fétichisme. La nature même du tissu amplifiait chaque caresse. Même sur une zone de peau peu érogène, l'effet était terrible.

L'homme se demanda s'il avait eu une bonne idée.

Au moins, tout était bien emballé. Pas le moindre risque qu'une éventuelle poussée d'instinct ne provoque quelque catastrophe irréparable.

Laurent Mavallet rabattit doucement la couette par dessus le couple qui n'en était pas un, en veillant à ne pas réveiller la femme qui était là. L'amie.

# La fille d'un soir

## Chapitre 29

Elle poussa un petit cri de surprise en se demandant où elle s'était endormie.

Elle poussa un cri de peur en voyant une masse couverte d'un tissu noir et opaque allongée à côté d'elle.

Elle posa une main sur la masse pour voir ce que c'était. Elle constata que c'était un tissu très doux qu'elle ne put s'empêcher de caresser.

La masse bougea soudain en bougonnant. Elle retira brusquement sa main. Cette chose mord, peut-être.

Il avait entendu comme un cri et ouvert les yeux. Il ne voyait pas grand chose et s'aperçut qu'un tissu noir pas tout à fait opaque lui couvrait le visage. Il respirait à travers ses pores sans difficulté. Il mit plusieurs secondes à se rappeler qu'il avait revêtu son zentaï la veille au soir. Des années que la combinaison était dans un placard.

Une main lui avait caressé le flanc. Automatiquement, quelque chose s'était dressé entre ses jambes, profitant de l'élasticité du tissu qui le couvrait en totalité.

En grognant, il rabattit la couette sur lui pour éviter de révéler son érection. Et il ouvrit son zentaï derrière la tête pour retirer la cagoule.



## La fille d'un soir

Il fut alors plus facile de s'expliquer.

Elle rit. Elle riait de sa peur et aussi de la drôle d'idée qu'avait eu son ami pour garantir leur chasteté. Elle ignorait tout du zentaï et, tout en riant, passa plusieurs minutes à éprouver la douceur chaude du tissu en caressant son ami. Sans se rendre compte que ces caresses étaient un supplice pour leur victime. Un supplice de jouissance retenue, de désirs qu'il fallait refouler rapidement, de virilité à abolir.

« Excuse moi de m'être endormie ici » fit-elle enfin.

« Bah, ce n'est rien » répondit-il.

Enfin, elle partit pour la salle de bain.

Lui soupira et entreprit de se déshabiller pour se débarrasser au plus vite de cet instrument de torture sensuelle. Il le laissa sécher sur une chaise, perdre la sueur de la nuit, avant d'enfiler une robe de chambre et d'aller préparer leurs petits déjeuners.

Elle, elle devait aller travailler.

Pour lui, le mot « travail » ne reprenait du sens que trois jours par semaine désormais. Et ce n'était pas un tel jour.

# La fille d'un soir

## Chapitre 30

La gardienne était toujours la même. Elle observait en silence cet étrange couple. Cette condamnée avait peu de visites amicales et toujours du même homme.

« Sais-tu ce qu'il y a dans les caisses déposées chez tes parents ? »

« Pas vraiment. Tout ce que Jessica a pu récupérer, je présume, mais je n'ai pas d'inventaire. Elle ne m'a jamais vraiment dit ce qu'elle avait stocké. Les huissiers ont dû à peu près tout prendre : il a fallu payer la procédure, les dédommagements à la famille de ma victime, les loyers en retard... Tout y est passé. Quand je sortirai, je n'aurai plus rien. Ni biens ni personne pour m'attendre. »

« Pourrait-il y avoir des documents personnels qui pourraient nous éclairer ? »

« C'est pour ça que je voulais que tu ailles jeter un oeil au garde-meuble. »

Il avait tu les détails sordides appris de la bouche même du gardien. Inutile d'en rajouter. Mais il lui fallait tout de même avancer.

« Crois-tu que j'arriverais à convaincre tes parents de me montrer... »

## La fille d'un soir

« Tu peux toujours essayer. En fait, j'aimerais même que tu récupères mes affaires chez toi, si tu le peux. Dans ta cave, par exemple. Au moins, comme cela, je pourrai les récupérer en sortant et, d'ici là, savoir ce qui a été sauvé. »

« J'ai de la place dans ma cave, pas de problème. Mais crois-tu que tes parents accepteront... »

« Je m'étonne surtout qu'ils aient accepté de conserver mes affaires. En fait, je crains surtout qu'ils aient tout détruit. »

« Ton père m'a dit avoir vu ta fille deux fois. »

« Jamais en ma présence. Ils ont toujours refusé de la voir quand elle vivait encore avec moi. Ils ont dû la voir après mon arrestation. »

« Avant de chercher son père, elle a dû chercher ses grands-parents maternels qu'elle n'avait jamais vus. »

« Sans doute. Mais, là, je n'ai rien caché de notre mésentente. Tous les ans, je leur envoyais une carte pour la nouvelle année, en profitant pour raconter un peu ce que je devenais, ainsi que Jessica. Je n'ai jamais reçu de réponse. Sans doute jetaient-ils mes lettres sans les lire. »

« Mais tu continuais. »

« Oui. Malgré tout, je ne pouvais pas ne pas aimer mes parents. »

# La fille d'un soir

## Chapitre 31

Laurent Mavallet hésita face à la porte. Devait-il vraiment sonner ? La qualité de l'accueil, la fois précédente, lui donnait tout de même quelques motifs pour redouter le moment où la rombière et son mari ouvriraient la porte. Ou ne l'ouvriraient pas, d'ailleurs.

Mais il avait promis à Marlène.

Un petit bruit de frottement métallique. C'était caractéristique. On l'observait par le judas perçant la porte. Le visiteur était repéré. Il n'avait plus de raison d'hésiter. Ces vieux schnocks n'avaient donc rien à faire d'autre de la journée que de vérifier ce qui se passait devant leur porte ? Laurent Mavallet appuya deux secondes sur le bouton de la sonnette.

Le battant s'ouvrit alors qu'il avait encore le doigt à quelques centimètres du bouton. Une chaîne retenait la porte, empêchant de forcer le passage en bousculant le petit vieux agressif qui jaillit de l'ombre.

« Encore vous ? Déguerpissez ou j'appelle les flics. »

« Non. »

« Alors, j'appelle les flics. »

Laurent Mavallet plaça le pied dans l'embrasure de la porte et s'appuya sur le battant de telle sorte que le

## La fille d'un soir

petit vieux ne put refermer. La panique gagna son regard, répondant aux yeux déterminés du visiteur qui le fixaient dans les prunelles.

« Mais foutez-nous la paix, bon sang ! » pleurait presque le vieillard en tentant malgré tout de refermer sa porte.

« Non. Vous avez récupéré les affaires de votre fille, confiées par votre petite fille. »

« En quoi ça vous concerne ? »

« Il y a sans doute quelque chose, là dedans, qui me permettra de comprendre pourquoi Jessica a fait ce qu'elle a fait et comment elle a procédé. »

« Ca ne vous appartient pas ! »

« A vous non plus. Et j'ai un mandat écrit de Marlène pour récupérer ce qui lui appartient. Elle a peur que vous détruisiez tout. A moins que ça ne soit déjà fait. »

« Non, nous n'avons rien détruit. »

« Mais si nous avons tout brûlé il y a plusieurs mois, souviens-toi » hurla une voix féminine. « Et vous, foutez-nous la paix. Il n'y a plus rien qui vous regarde ici. »

Le vieillard regarda sa femme, cachée par la porte. Il porta ensuite son regard sur le visiteur. Il était vaincu par une double attaque, protégé seulement par une chaîne bloquant une porte sur seulement un côté.

« Oubliez tout cela, Monsieur. Tout a été détruit. »

## La fille d'un soir

« Non. Vous avez dit la vérité avant que votre femme ne vous reprenne. Et si vous n'ouvrez pas, c'est moi qui appellerais les flics, pour mener une perquisition et récupérer ce qui appartient à votre fille. »

« Une perquisition ? Ici ? »

« Oui. Vous savez que la loi est contre vous. »

« C'est tout ce qui nous reste de notre fille... »  
pleura presque le vieillard.

« Moi, j'étais père sans le savoir et sans l'avoir voulu. Pas vous. Alors, ne me faites pas le coup des parents éplorés. Je ne sais peut-être pas où je sème ma semence mais vous, vous refusez d'assumer les conséquences de ce que vous avez fait volontairement. Je suis sûr que vous ne les avez même pas ouvertes, ces caisses. »

Le vieillard baissa la tête sans oser la hocher pour acquiescer. Il était vaincu et il le savait.

« C'est à la cave. Allez devant le garage, je vais vous ouvrir. »

La voix féminine émit une protestation. La porte se referma doucement quand Laurent Mavallet cessa de la bloquer. On entendit comme une brève dispute étouffée. Mais le visiteur ne s'attarda pas sur le seuil. Il alla attendre devant l'entrée du garage.

La porte basculante se mit à s'ouvrir doucement, avec un léger bruit de moteur électrique quelques instants plus tard. Le vieillard était là, à la manoeuvre. Pour la première fois, Laurent Mavallet le voyait en

## La fille d'un soir

entier, ratatiné, dans des vêtements désuets, bon marché et usés.

Pas un mot. Pas un geste. Le vieillard lâcha la commande quand la porte fut assez ouverte. Il fit demi-tour et commença à s'éloigner. Laurent Mavallet le suivit. Automatiquement, la porte se referma au bout de quelques instants. Par instinct, le visiteur jeta un regard vers la commande : un simple bouton sur lequel il fallait appuyer le temps nécessaire, suffisamment bas pour pouvoir être actionné d'une automobile.

Laurent Mavallet avait presque rattrapé le vieillard quand il s'arrêta, quelques mètres plus bas, à la fin de la pente d'accès pour voitures. Ils s'engagèrent l'un derrière l'autre dans un couloir étroit et sombre. Toujours sans un mot. Et pratiquement sans un bruit : les murs étouffaient le moindre son comme le visiteur étouffait entre eux.

Le vieillard s'arrêta devant une porte cadénassée. Il prit une petite clé et retira le verrou. Le battant s'ouvrit dans le bon sens pour que le vieillard puisse lui dire de passer devant lui tandis qu'il appuyait sur un interrupteur.

Dans la lumière blafarde fournie par une petite lampe à incandescence, les deux hommes étaient là et ils regardaient ensemble trois caisses en carton empilées, la première posée directement sur le sol. Trois caisses banales, siglées du logo du garde-meuble, d'une taille

## La fille d'un soir

qui n'excédait pas chacune le format A2 sur une auteur d'une trentaine de centimètres. Ca pouvait être lourd si c'était du papier.

« C'est ça » dit le vieillard au bout de plusieurs minutes en montrant les caisses.

Laurent Mavallet hocha la tête en silence sans faire attention si le vieillard le regardait ou pas. Il garda le silence au moins une minute.

« Bien. Je vais donc les emmener. Inutile de vous déranger plus longtemps. »

Le vieillard hésita. Il avait la gorge nouée.

« Vous allez me laisser le papier de ma f... de Marlène. Ainsi que votre adresse. Me montrer votre carte d'identité et me faire un reçu. »

Laurent Mavallet sourit. Mais il acquiesça. Il sortit de son porte-feuille sa carte d'identité et une carte de visite. Le vieillard vérifia que les noms et les adresses correspondaient puis il rendit le document officiel à son propriétaire. Il tendit ensuite une feuille blanche et un stylo au visiteur.

« Vous savez quoi écrire ? »

« Bien sûr. Un reçu, quoi. »

Laurent Mavallet haussa les épaules. Le vieillard semblait soulagé. La simple mention d'une perquisition l'avait paniqué. Il ne savait visiblement pas quoi écrire dans un reçu. Il avait peur de la Loi comme on a peur



## La fille d'un soir

d'un dieu, sans la connaître, sauf de loin. Et on s'en protégeait pas des rituels, comme un reçu.

Le visiteur s'appuya sur la caisse du dessus pour écrire. « Je, soussigné, Laurent Mavallet... » Le visiteur décrivit au mieux les trois caisses. Il rendit le stylo et le papier au vieillard. Celui-ci jeta un oeil sur le texte, qui lui sembla correct.

« Vous êtes mieux éduqué que je ne croyais... »

« J'ai fais des études, comme votre fille. »

« C'était notre fille unique. Nous avons beaucoup d'espoirs pour elle mais rien ne survivra de nous. »

« Elle est toujours v... »

« On l'a reniée. Elle n'existe plus. Et elle n'aura rien de nous. Nous avons vendu ce qui nous appartenait. Pour notre logement, nous avons choisi un viager. A notre mort, tout le contenu autant que les murs appartiendront à l'acheteur. Et l'argent est une pension qui nous permet de vivre. Nous la dépensons au fur et à mesure. »

« Mais vous avez accepté de garder ces... »

« La fille est venue et nous a fait honte. Elle a commencé à crier devant la porte des horreurs sur nous. On l'a faite entrer pour éviter le scandale. Des voisins regardaient déjà aux fenêtres. Et une fille, à deux, on pouvait la maîtriser si besoin. Elle ne nous a pas laissé

## La fille d'un soir

vraiment le choix. Ensuite, elle est revenue avec un type genre baraqué grosse moustache. Il a transporté les trois caisses d'un coup. La fille, Jessica, nous ne l'avons vue que deux fois, comme je vous l'ai dit. Le type a posé les caisses là et elles n'ont plus bougé. Nous n'avons plus jamais vu ni Jessica ni le type. »

« Plus aucune nouvelles ? »

« Non, jusqu'à ce qu'un flic nous apprenne qu'elle était morte, il n'y a pas très longtemps. »

« Vous êtes allés sur sa tombe ? »

« Non. Comme personne ne viendra sur la notre. Nous avons pris des dispositions pour que nous soyons, ma femme et moi, enterrés ensemble, pour ne pas nous sentir trop seuls. »

Laurent Mavallet saisit les poignées de la caisse la plus basse. Mais les trois étaient trop lourdes pour qu'il puisse les soulever comme avait pu le faire le gardien. Il regretta soudain de ne pas passer du temps en salle de musculation chaque semaine.

« J'ai un diable qui pourra vous aider à les sortir mais où allez-vous les emmener ? »

« Chez moi. Je vais appeler un taxi avec mon téléphone mobile, ne vous inquiétez pas. »

# La fille d'un soir

## Chapitre 32

Les trois caisses trônaient dans le séjour. Dans un coin. Les transporter n'avait pas été simple. Le chauffeur de taxi avait accepté d'attendre sur le trottoir le temps que Laurent Mavallet mette les deux premières dans l'ascenseur, contre un pourboire. Puis, il était reparti tandis que le nouveau dépositaire des derniers biens de Marlène Barieli emportait la dernière caisse. Et une fois à son étage, il avait fallu bloquer la porte de l'ascenseur le temps d'en sortir les caisses. Une à une.

Même musclé comme un super-héros, comment le gardien avait-il pu transporter les trois caisses d'un coup ? Laurent Mavallet avait été épuisé par l'expédition.

Enfin, après tant d'efforts, les caisses étaient là. Elles semblaient en bon état, sans même une trace d'humidité, portant encore de l'adhésif pour les fermer.

Ecrire à Marlène pour lui demander l'autorisation d'ouvrir lui sembla être l'attitude correcte. Il proposa, dans sa lettre, de le faire en présence de son avocat, voire d'un huissier pour faire l'inventaire des contenus.

La réponse mit moins d'une semaine. Elle l'autorisait à ouvrir et lui faisait confiance. Elle n'avait plus un sou pour payer encore un avocat ou un huissier.

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Elle lui demandait juste de lui dire ce qu'il y avait dedans.

Une semaine, c'était assez pour que Laurent Mavallet se soit habitué à la présence de ces caisses. Les ouvrir lui faisait peur. Comme si c'était franchir le seuil de la tombe d'un pharaon. Derrière, tous les mystères seraient révélés à l'audacieux explorateur.

# La fille d'un soir

## Chapitre 33

Travailler lui faisait du bien. Même si les affaires n'allaient pas forcément pour le mieux dans son entreprise. La prolongation du mi-temps thérapeutique de Laurent Mavallet avait été appuyée par ses patrons : un demi-salaire à payer en moins sans avoir à licencier, ça ne se refuse pas. Une lettre envoyée au médecin insistait sur la nécessité pour leur employé de se reposer suite au choc subi. Il n'était pas encore bien remis.

Pourtant, il allait nettement mieux. Travailler à temps plein ne l'aurait pas gêné. Et il aurait moins regardé les caisses sans oser les ouvrir.

C'est en revenant d'une promenade en ville, en début de soirée, qu'il prit sa décision. Il se servit un verre de whisky, qu'il avala presque d'un coup pour se donner du courage.

Il posa un bloc-note et un stylo sur le divan, s'empara d'un cutter et entreprit de couper les cercles de ruban adhésif clôturant les trois caisses. Puis il alla ranger le cutter.

La caisse du dessus était la plus légère. Laurent Mavallet la posa sur le sol avant d'en ôter le couvercle. Elle n'était qu'à moitié pleine, et encore. Pénétrer dans la première salle d'une pyramide est à la fois

## La fille d'un soir

impressionnant et décevant : rien d'extraordinaire sauf la promesse de ce qui viendrait ensuite.

Il y avait bien quelques photographies montrant Jessica avec sa mère, à divers âges, des stylos, du matériel de couture, un téléphone portable d'un modèle assez ancien dont même les huissiers n'avaient pas voulu... Laurent Mavallet nota soigneusement tout ce qu'il trouvait. Il se força à ne pas regarder trop longtemps les photographies. Elles ne lui apprendraient rien ou, du moins, pas grand'chose.

Il n'y avait aucune photographie d'homme. Pas même en accompagnement, posé là en élément de décor de Marlène et Jessica à la plage, Marlène et Jessica sont sur un bateau, Marlène et Jessica en haut d'une montagne... Laurent Mavallet mit du temps à s'apercevoir de cette absence. Une absence, cela ne se remarque que lentement, par la bizarrerie qu'elle engendre, par l'anormalité qui en résulte et qui diffuse doucement au travers des couches du cerveau. A l'inverse, aucun élément bizarre n'était présent. Toutes les scènes semblaient tout à fait normales pour une mère et son enfant, comme si le père était là, derrière le viseur, en train de prendre la photographie en attendant son tour de faire le zouave avec sa fille. Mais si jamais l'homme photographe, qui pouvait changer à chaque cliché, avait été lui aussi fixé un temps sur une pellicule, il n'en restait aucune trace dans cette caisse.

## La fille d'un soir

Laurent Mavallet reposa le couvercle sur la première caisse et la poussa contre le mur. Il rangea les trois caisses l'une à côté de l'autre pour pouvoir accéder à chacune sans avoir à déranger les autres.

Puis il s'attaqua à la deuxième caisse. Elle était pleine et lourde. Laurent Mavallet trouva des bulletins de paye, des relevés de compte bancaire, des factures... Analyser tout cela pourrait sans doute lui donner de nombreuses informations totalement inutiles : à quel endroit Marlène Barieli avait l'habitude de faire ses courses, combien elle dépensait pour ceci ou pour cela... Bref, rien, a priori, qui lui donnerait la moindre information sur la vie de Jessica et les raisons de son geste.

Enfin, Laurent Mavallet attaqua la dernière caisse. Il trouva des bulletins de note et un diplôme d'études secondaires au nom de Jessica. Des piles de papier plus ou moins scolaires, y compris des cahiers d'écolier, tantôt au nom de Jessica, tantôt à celui de Marlène.

En refermant la troisième caisse d'un geste violent, Laurent Mavallet jeta un juron sans chercher à l'étouffer. Il s'assit par terre et regarda autour de lui.

Sa vie, sa propre vie, débordait de son appartement. Il ne parvenait pas à tout ranger convenablement. Comment celle de Marlène et de Jessica pouvait-elle se réduire à ces trois caisses ? Pas

## La fille d'un soir

un vêtement. Pas un disque. Pas un livre. Tout avait été saisi.

Comment avait réagi Jessica ? S'était-elle interposée, tentant de griffer les huissiers avant d'être maîtrisée par la police ? Avait-elle fui avec les trois caisses avant leur arrivée ? Avait-elle accepté son sort stoïquement, ramassant dans des caisses ce que les huissiers avaient laissé ? Comment, même, les avait-elle portées ? Un complice masculin du genre costaud s'imposait.

Tout cela resterait sans doute un mystère.



# La fille d'un soir

## Chapitre 34

Avant même d'avoir versé le premier verre de vin, Laurent Mavallet considérait Carole Riquier d'un oeil méfiant. En effet, elle avait un air mutin, une expression espiègle, une certaine excitation dans la voix et le regard mais une excitation contenue, une excitation qu'elle tentait de cacher.

Le repas se passa pourtant normalement. Carole aimait le saumon à l'unilatérale juste saupoudré de quelques épices et de quelques gouttes de jus de citron, accompagné d'un riz basmati légèrement safrané. Un petit gâteau mi-cuit au chocolat acheva le repas.

L'Armagnac teintait les verres de dégustation qui semblaient habités d'une lumière entre ambrée et cuivrée.

« Je n'avais jamais fait attention mais tu n'as pas de Cognac dans ton bar » mentionna Carole.

« Tu es dans une zone civilisée, ici, pas dans un refuge d'Anglais ou de critiques aux palais desséchés » lui sourit le maître des lieux.

« C'est vrai que tu me nourris bien et que tu m'abreuves mieux encore. Tes conquêtes doivent apprécier un tel traitement : c'est un aspect intéressant de ton charme. »

## La fille d'un soir

« Je n'aurais pas l'idée de proposer de bonnes choses à déguster entre amis à des vagins sur pattes. Aucune ne vient jamais ici. Aucune ne bénéficie du traitement que je réserve à mes amis et à mes ami-e-s. »

Laurent Mavallet détacha bien le « e », lui supprimant sa qualité d'e muet, comme s'il épelait le mot « amie ». Admirant le contenu de son verre dansant au fil d'une légère rotation de son poignet, Carole ne disait plus rien mais se contentait de garder son sourire mystérieux, espiègle, excité, excitant.

Ils portèrent ensemble un toast à leur amitié et aux bonnes choses de la Terre puis se turent plusieurs minutes, se contentant de respirer au dessus du col du verre, d'imprimer une faible rotation au liquide plus que doré, de boire le nectar presque goutte à goutte. Cette boisson avait passé plus de vingt ans dans un tonneau de chêne et tout cela uniquement pour la satisfaction des papilles d'amateurs. Il fallait respecter l'esprit de sacrifice de la liqueur.

C'est Carole qui rompit la communion silencieuse.

« Tu viendras à l'anniversaire d'Eric, jeudi prochain ? »

« Oui, je lui ai dit. Toute la bande sera là ? »

« Nathalie a un empêchement. »

Nouveau silence.

## La fille d'un soir

Carole posa son verre vide et se dirigea sans explication vers un sac en plastique qu'elle avait apporté, posé contre la porte d'entrée. Quelques fractions de seconde, Laurent eut même l'impression qu'elle parlait brutalement.

Elle revint, l'air plus excitée que jamais, et posa le sac en plastique à côté de son fauteuil.

« C'est drôle, tout de même, que tu n'aies jamais de maîtresse régulière » remarqua-t-elle sur un ton indifférent, comme si elle parlait d'une feuille morte tombant d'un arbre.

« Je veux être libre. Je prends du plaisir et j'en donne sur le plan sexuel mais je ne veux pas être prisonnier d'une famille, finir bourgeoisement avec un chat sur les genoux, une femme en train de tricoter et de la marmaille bruyante. »

« Avoir des enfants, volontairement s'entend, les éduquer, tout cela ne te tente pas ? »

« Beaucoup trop de contraintes. L'instinct parle parfois mais je préfère lui donner l'ordre de se taire. »

« Tu préfères vivre seul ? »

« Oui. »

« Et jamais tu n'as eu envie de garder une des filles que tu sautes avec toi ? »

« Les choses sont claires dès le départ. Et ces filles recherchent la même chose que moi : le sexe, le

## La fille d'un soir

plaisir et l'absence de contraintes. On ne trompe personne. On ne ment pas. »

« Quand j'étais jeune, j'étais pareille. »

« Tu es nettement plus jeune que moi, je te rappelle. »

« Oui, mais, moi, je suis une femme. L'instinct parle plus fort parce qu'il est contraint par le temps. »

« Tu as envie d'enfants ? »

« Bien sûr. Ainsi que de partager ma vie avec un homme. Nous avons tous besoin de partager notre vie. Une belle vie est trop grande pour être portée seule. »

« Moui, ça se discute... » admit du bout des lèvres Laurent Mavallet qui entreprit de couper court à la discussion en se levant et en emportant la vaisselle sale dans la cuisine.

Il fit un aller-retour avec une éponge et un chiffon sec pour nettoyer la table basse autour de laquelle ils étaient tous les deux installés.

C'est elle encore une fois qui ouvrit la conversation après un temps de silence.

« Et dans les caisses, tu as trouvé quelque chose qui t'explique ce qui s'est passé avec Jessica ? »

« Non. J'ai surtout ressenti un vrai malaise à voir à quoi pouvait se résumer deux vies quand tous les biens quotidiens -logement, meubles, disques, livres...- avaient disparu. »

« Et sa mère ? »

## La fille d'un soir

« Elle ne comprend pas plus. Elle pleure souvent la nuit dans sa cellule mais on dit que toutes les détenues sont comme cela. »

« Et toi ? »

« J'ai parfois mon affreux cauchemar qui revient, de temps en temps. »

Laurent Mavallet se tut et observait son amie. Elle était de plus en plus nerveuse. Elle hésitait à regarder son hôte en lui parlant, comme si elle craignait de révéler un secret par ses pupilles.

Après une nouvelle minute de silence, Laurent Mavallet finit par laisser échapper, un rien agacé : « bon, qu'est-ce que tu as ce soir ? On dirait que tu veux me dire quelque chose mais que tu en as peur ! »

« C'est très exactement ça » rit-elle en redressant la tête.

Enfin, ses yeux étaient alignés avec ceux de Laurent. Les prunelles de l'un plongeaient dans celles de l'autre. Elle souriait béatement, comme libérée d'un poids.

Laurent Mavallet se gratta la tête durant le nouveau silence, hésitant à soupirer.

Enfin, Carole Riquier saisit son sac plastique et en vida d'un coup sec le contenu sur la table. Cela se résumait à une pochette en plastique rectangulaire, d'un format un peu supérieur à celui d'un papier à lettre, un

## La fille d'un soir

peu gonflée comme si elle contenait quelque chose de trop volumineux.

« J'ai fait des courses » annonça-t-elle, triomphante.

Les yeux écarquillés, Laurent Mavallet observait la pochette en plastique opaque.

La jeune femme saisit la glissière et l'ouvrit afin d'extraire une masse de tissu opaque et blanc. Elle la déplia en la tendant devant elle.

« Un zentaï ? Tu as acheté un zentaï blanc ? »

« Oui. »

« Mais pourquoi ? »

« Tu m'as donné envie l'autre jour. Quand j'ai caressé ton corps et que j'ai senti le tissu doux, que j'ai senti comment le moindre passage de ma main semblait te gêner. J'en ai acheté un et je l'ai essayé toute seule, en me caressant moi-même, et j'ai compris combien tu étais dans une situation délicate l'autre jour. C'est terriblement excitant. »

Laurent Mavallet eut un grognement qui se voulait à la fois d'approbation, d'interrogation sur les suites à ces différents constats qu'il partageait et d'inquiétude. Mais elle continua de parler comme si de rien n'était.

« Tu es le seul que je connaisse qui ait déjà pratiqué... »

« Et tu voudrais que nous ayons des relations... »

## La fille d'un soir

« Sensuelles » l'interrompit-elle. « Juste sensuelles. »

« Tu sais que nous serons très excités tous les deux » soupira-t-il d'un ton qui pouvait être interprété comme celui d'un vieux professeur las et fatigué de répéter des évidences à ses élèves.

« C'est l'épée du Roi Marc, tu sais bien : impossible de ne pas être chastes puisque pas une seule partie de la peau ne sera à l'air libre et que nous aurons donc entre nos deux corps toujours deux épaisseurs de tissu opaque. »

« C'est l'épée du Roi Marc, justement. »

« Allez, dis moi oui... Demain, c'est samedi : nous pouvons dormir tard. Et j'ai soif de sensualité. »

Il avait eu encore quelques protestations mais, à lui aussi, la sensualité manquait. Il baisait mais ce n'était là qu'un plaisir vulgaire. Partager la subtilité d'une véritable excitation des sens avec une amie, quoi de mal ? Ce n'était pas plus engageant que de partager un bon vin et une cuisine délicieuse. Et ce que femme veut, l'homme y cède souvent.

Il alla s'habiller dans la chambre tandis qu'elle même s'équipait dans le salon.

Elle se présenta à lui en titubant, les mains devant elle, comme un aveugle privé de sa canne. Il ne

## La fille d'un soir

put s'empêcher de sourire. Voir au travers du tissu supposait une certaine habitude.

Ils s'allongèrent l'un à côté de l'autre sur le lit. Ils se regardaient. Ils ne pouvaient pas s'en assurer à cause des deux épaisseurs de tissus les séparant mais ils savaient que leurs yeux se fixaient les uns les autres. Ils attendirent.

Enfin, elle se décida et posa une main sur le flanc de son ami. Elle commença à remonter doucement jusqu'à l'épaule puis à la base du cou, en silence. Elle lui caressa la base du cou.

Alors il se décida enfin à poser sa main sur l'omoplate de sa compagne. Il l'attira à lui et la prit dans ses bras.

Ils tournèrent sur le lit, dans les bras l'un de l'autre, découvrant leurs corps, eux qui n'avaient jamais partagé que leurs esprits, leurs discussions, leurs manières de refaire le monde.

Là, aucun mot n'était nécessaire. Seul le grincement du lit et les deux respirations, fortes, accompagnaient les gestes et les mouvements.

D'instinct, elle écarta les jambes, enveloppant son compagnon au niveau de la taille. Il s'assit sur le bord du lit, la retenant tout en lui caressant le dos. Elle gardait les jambes enroulées autour de lui et utilisait ses mains pour découvrir en braille l'homme qu'elle serrait comme elle le voulait depuis si longtemps.



## La fille d'un soir

Elle sentait contre son bas ventre ce que son compagnon tentait de nier. On ne touche pas à une amie. On pourrait s'y attacher. Foutaises ! Il fallait qu'elle lui dise. C'était normal de s'attacher, de ne pas rester seul éternellement. Elle voulait un homme pour de bon. Un homme dont elle aurait des enfants. Mais elle se tut. Ce n'était pas le moment de briser la sensualité d'un contact intime si excitant, alors que la production d'électricité statique du tissu synthétique, à chaque caresse, jouait à plein.

Il sentit contre son phallus une humidité. D'un rapide geste de la main, en caressant le ventre de son amie, il eut confirmation d'où provenait cette humidité. Il eut soudain chaud dans sa combinaison. Il transpirait. Il découvrait les formes attirantes de cette femme dont il constatait la féminité pour la première fois depuis tant d'années qu'il la connaissait. Il s'aperçut soudain qu'il lui caressait le bas du dos et même les fesses et qu'elle lui faisait la même chose, tout en frottant sa joue à la sienne.

Plus d'une heure se passa avant qu'ils ne s'endorment dans les bras l'un de l'autre, par dessus le lit, sans avoir la force, le désir ou le besoin de se glisser dedans. Leurs combinaisons leur tenaient chaud, c'est certain. Mais d'autres chaleurs s'étaient réveillées en eux.

## La fille d'un soir

# La fille d'un soir

## Chapitre 35

Au matin, pour se quitter après le petit déjeuner et leurs douches, ils s'étaient embrassés sur les joues, sagement. Elle avait juste le regard qui pétillait davantage que les autres fois où elle avait passé la nuit chez lui. Elle l'avait remercié « pour tout » puis était partie sans cesser de se retourner vers lui pendant plusieurs mètres. Et lui l'avait regardée partir, pour la première fois.

Il retourna s'asseoir dans sa chambre où séchaient des sueurs de la nuit les deux zentaïs, suspendues sur les dossiers de deux chaises. Leur jetant un regard noir, il émit un juron en frappant son lit. Elle l'avait manipulé. Il avait cédé.

Ses yeux furieux balayèrent la pièce jusqu'à son bureau. Il y vit une brochure ou un livre posé sur une pile de documents. Cette pile, il se souvenait, concernait son affaire. Mais il ne parvenait pas à se rappeler quel était ce livret.

Pris de cette étrange manie de connaître un détail insignifiant alors que d'autres faits plus graves se déroulaient, comme lorsqu'il avait fallu qu'il lise le billet de sa fille alors qu'il pataugeait dans son sang, Laurent Mavallet se leva pour rejoindre son bureau.

## La fille d'un soir

En couverture, il y avait juste un kaléidoscope de photographies d'identités. C'était le journal trimestriel de son ancienne école. Celui qui l'avait mis sur la piste de Marlène Barieli.

Laurent Mavallet le prit en main. Il l'observa, le soupesa, tout en réfléchissant. Son ancienne école était le seul lien objectif qui n'avait jamais existé entre Marlène Barieli et lui. Jessica était forcément passé par là pour le trouver.

Saisi soudain d'un urgent désir de vérifier son hypothèse, comme pour oublier plus vite sa dernière nuit faute de pouvoir l'effacer, il se précipita dans le séjour, jusqu'aux trois caisses.

Il ouvrit celle contenant les souvenirs d'école et se mit à fouiller les piles de cahiers. L'un portait une photographie un peu décolorée de Marlène Barieli scotchée sur la couverture, alors qu'elle devait avoir dix-huit ans, mais le ruban adhésif jauni commençait à se détacher par petits morceaux. Elle avait écrit « mon journal » sur la couverture.

Il commença à lire les premières pages ce qui lui sembla des confidences d'adolescente attardée. Elle venait de devenir majeure. Il bailla. Et il se rendit à la dernière page écrite. Elle était enceinte et venait de quitter la maison de ses parents, logeant dans un foyer social de jeunes femmes. Elle ne possédait qu'une valise et son contenu. Et le prénom de Jessica venait d'être choisi pour son enfant s'il était une fille, celui de Logan

## La fille d'un soir

si c'était un garçon. « Beurk. Heureusement que son enfant fut une fille... » soupira Laurent Mavallet.

Il remonta de quelques pages et trouva ce qu'il cherchait. Son nom, écrit noir sur blanc. Elle était enceinte et savait très bien de qui. Mais elle notait aussitôt : *« cet enfant sera le mien. Ce garçon ne compte pas pour moi et il ne comptera pas pour mon enfant. Je l'aimerai assez pour deux, ou même plus. Jamais je ne m'attacherai à un homme. Que chacun me donne du plaisir et du sperme quand j'en voudrai, que celui que je choisis me féconde avant de disparaître de ma vie. Je ne veux pas d'une vie avec un chat sur les genoux, en train de reprendre les chaussettes devant la télévision. Ma vie sera autre chose. Ma vie sera forte. »*

Le cahier tomba par terre. Laurent Mavallet s'effondra. Ses fesses heurtèrent ses pieds pour arrêter sa chute. Ses mains touchaient le sol et ne parvenaient pas à remonter jusqu'à son visage pour essuyer ses larmes.

Voilà à quoi elle l'avait réduit : un fournisseur de sperme, un livreur de gênes, un technicien de la fécondation, un amuseur pour de trop longues soirées, un godemiché motorisé tout au plus. Il ignorait si ses yeux pleuraient de tristesse ou de rage, à cause d'une blessure portée à sa fierté virile.

Au bout de plusieurs minutes, il s'essuya les yeux et se pencha sur le journal intime de Marlène Barieli pour le ranger quand il s'aperçut, la chute ayant froissé le cahier, que la dernière page était écrite.

## La fille d'un soir

De nombreuses pages blanches séparaient les dernières lignes tracées par Marlène Barieli et les quelques pages de la fin, écrites à l'envers, en partant de la fin du cahier. L'écriture était différente, moins ronde, plus dure, tout en restant féminine.

*« Merci Maman de me donner enfin le nom de mon père qui ne sait même pas que j'existe. Moi qui l'ai maudit tant de fois de me négliger, comment pourrais-je maintenant lui en vouloir ? J'ai emprunté ton code d'accès à l'annuaire en ligne de ton école, là où tu venais, il n'y a pas si longtemps, juste avant le drame, de changer ta situation affective en indiquant célibataire. Pour avoir un nouvel homme. Tu n'as pas eu le temps de remettre la mention en concubinage. Trop tard. J'ai supprimé ton adresse, mais je ne toucherai pas plus ton profil. J'ai bien remis ta fiche d'adhésion à l'association des anciens, avec tes codes d'accès, avec ton diplôme. Tu pourras recotiser en sortant.*

*Des hommes, j'en ai vus passer dans ton lit durant toute ma vie. Quelques uns sont déjà passés dans le mien sans que tu t'en occupes. Tu dois quand même le savoir. Mais, jamais, tu ne m'as demandé quoi que ce soit. Et j'ai appris à utiliser des capotes. Ils n'aiment pas ça mais, pour baiser, ils sont prêts à tout. C'est facile à manipuler un homme. Trop facile. Des vieux sont même prêts à filer un paquet de fric pour ça. Je l'ai déjà fait deux fois. Les types étaient gentils et attentionnés. Non seulement ils étaient meilleurs au*

## La fille d'un soir

*plumard que les jeunes crétins de mon âge mais en plus c'était eux qui payaient ! Avant la première fois, j'avais peur et j'avais honte d'avance. Plus maintenant.*

*Je vais retrouver mon père. J'ai son nom, son adresse, son employeur, sa photographie. En quelques instants, ta disparition de ma vie m'a livré les clés du plus grand mystère qui me préoccupait depuis dix-huit ans.*

*Tu retrouveras sans doute ce journal quand tu sortiras de prison. J'ai pu le sauver dans cette caisse, avec quelques dernières affaires. Assise dans un casier chez un garde-meuble, j'écris à la lueur d'une lampe-torche.*

*Ton journal retrouvera sa place, au milieu des derniers souvenirs qu'il te restera. Je vais bien rescotcher la caisse après.*

*Je veux retrouver mon père mais je ne sais pas pourquoi, à vrai dire. Il me manque, c'est peut-être la seule raison. J'ai envie de l'aimer. A la façon qui lui conviendra.*

*Peut-être est-il marié. Peut-être ai-je de nombreux demi-frères et demi-soeurs. J'espère que j'aurais alors la force d'aller sonner à la porte, d'entrer dans une vie que je n'ai pas eu.*

*Peut-être est-il comme toi mais à l'envers, allant de nana en nana, baisant sans aimer. Alors, je m'en ferais aimer mais je n'entrerais pas dans sa vie. Cette vie là, je n'en veux plus. »*

## La fille d'un soir

Les derniers mots avaient écrits en tremblant. Ils étaient à peine lisibles. Elle était morte à cause de lui. Elle l'avait séduite et elle avait couché avec lui parce que c'était la seule forme d'amour qu'il comprenait. Elle ne voulait pas entrer dans sa vie qui ressemblait trop à la sienne. Mais elle n'en voulait plus, justement, de la sienne. Sa mère en prison. Elle-même à la rue, devenue putain pour obtenir ce qu'elle voulait des hommes qu'elle croisait, sans scrupule mais sans illusion.

Laurent Mavallet jeta le cahier dans la caisse et referma précipitamment le couvercle, comme pour se débarrasser des mots écrits pour faire mal. Il respirait difficilement. Il aspirait de l'air de toutes ses forces dans ses poumons mais il étouffait.

Il ne réussit pas à se lever mais parvint malgré tout à s'échapper du séjour, à s'éloigner en rampant des caisses maudites. Par instinct, il plaça son visage au dessus des toilettes et vomit.

Il tremblait. Son estomac renvoyait toujours plus de contenus. Il se vidait plus qu'il ne vidait ses entrailles.

Devant ses yeux, il avait ce mélange entre les toilettes noyées de bol alimentaire à moitié digéré et cette scène horrible, celle d'une jeune fille souriante de deux sourires. La plaie allait d'une oreille à l'autre, lui



## La fille d'un soir

créant une deuxième bouche bien rouge. Le sang inondait tout.

Il actionna la chasse d'eau. La scène de la jeune fille se brouilla, chassée par les tourbillons de Coriolis. Il réussit à se trainer jusqu'à la douche. Il saisit le pommeau et se noya le visage sous l'eau glacée.

Il fallait qu'il appelle son psychiatre.

## La fille d'un soir

### Chapitre 36

Un nouveau congé maladie à temps plein : voilà quelle avait été la réponse de son psychiatre. Laurent Mavallet avait refusé les médicaments : c'est vrai qu'il avait besoin de repos mais il connaissait maintenant les raisons de ce qui était arrivé. Il n'ignorait plus rien. Son psychiatre l'avait écouté, bien sûr. Mais un médecin peut-il guérir un patient de son dégoût de lui-même ?

« Acceptez-vous la description qui a été faite par votre fille ? » lui avait-il demandé.

« Oui » avait répondu Laurent Mavallet.

« Et pourquoi cela pose-t-il un problème ? N'est-ce pas là le genre de vie que vous avez choisie ? L'opinion de cette fille a-t-il... »

« L'opinion de cette fille m'a ouvert les yeux. J'ai toujours vécu seul, pour moi-même. Et, aujourd'hui, ça me fait mal. »

« Ressentez-vous de la culpabilité pour ce qui est arrivé ? »

« Oui. Et aussi pour ce que j'ai fait avant et après. J'ai même voulu m'exorciser en draguant une greluche qui lui ressemblait physiquement et en la sautant dans une chambre du même hôtel. Je me plains d'être considéré comme un godemichet et un fournisseur de sperme mais comment est-ce que je considère les filles...

## La fille d'un soir

pardon... les femmes avec qui je fais l'amour ? Ou plutôt, avec qui j'ai des parties de sexe, de masturbation en fait ? »

« Monsieur Mavallet, il va vous falloir du temps pour réaliser un travail sur vous-même. Votre cas ne relève plus vraiment de la psychiatrie mais plus de la philosophie ou de la psychanalyse. La seule chose que je puisse faire, c'est vous soulager artificiellement de vos douleurs, le temps que vous remettiez de l'ordre dans vos idées. »

Laurent Mavallet avait écrit une longue lettre à Marlène Barieli pour lui décrire sa découverte et comment il avait réagi. Il lui avait joint une photocopie des pages notées par Jessica. Il lui demandait de l'aide. Elle, qui n'avait jamais compté pour lui, qui ne l'avait jamais voulu dans sa vie, pourrait peut-être lui trouver les mots de réconfort dont il avait besoin. Si elle le voulait.

Mais quelque chose tracassait Laurent Mavallet : si lui-même s'était retrouvé dans cette cellule et que Marlène Barieli lui avait écrit une lettre semblable, aurait-il réagi autrement que par un petit rire méprisant à l'égard de cette fille qui n'avait jamais eu la moindre importance, cette poupée gonflable perfectionnée, gonflée à la chair et au sang mais sans que sa personnalité ait plus d'importance que celle d'un morceau de latex ou de caoutchouc ?

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Il appela au secours Carole Riquier. Ils convinrent d'un dîner le vendredi soir suivant.

# La fille d'un soir

## Chapitre 37

« Tu m'as invitée assez souvent. Pour une fois que tu n'es pas trop en forme, je peux bien assurer l'intendance... »

Carole Riquier déballait les courses qu'elle avait faites, sortant les paquets des sacs spéciaux conservant au mieux la chaîne du froid.

« Quand on n'a pas le moral, rien ne vaut un bon repas. Ce n'est pas ce que tu as toujours dit ? »

Elle était joyeuse mais lui ne parvenait pas à lui répondre autrement que par des grognements qu'on pouvait interpréter pour de l'approbation.

« Par contre, il y a un truc que les mecs font mieux : c'est ouvrir les bouteilles. Tu peux t'occuper de celle-ci ? »

Elle lui mit dans les mains un Entre-Deux-Mers. Un peu froid mais millésimé d'une grande année. Il fut bien obligé de se lever et d'aller chercher un tire-bouchon. Il revint vers la table basse de son salon après le « plop » traditionnel.

Carole Riquier avait rejeté tous les sacs dans un coin de la pièce. Ses mains s'agitaient encore pour achever la mise en place des couverts.

Chaque assiette comprenait trois petites tranches de saumon fumé, un petit pot d'œufs de saumon et une

## La fille d'un soir

demi-langouste. Un pot de mayonnaise « bio et légère » parfumée au citron et à l'aneth trônait au centre de la table basse.

Elle avait repoussé son fauteuil et s'était assise en tailleur par terre. Ses genoux passaient sous la table. Laurent Mavallet ne pouvait décemment pas la regarder de haut durant tout le repas et il se résolut à s'asseoir lui aussi par terre. Il regretta sa souplesse de ses vingt ans et opta finalement pour une position variante entre à demi-couché et à genoux.

Ils trinquèrent. Comme il n'avait émis aucun vœu, elle s'en chargea aussitôt en relevant son verre vers le plafond : « à l'avenir ! ». Il l'imita. Et ils refirent sonner leurs verres l'un contre l'autre.

Elle parvint à lui faire desserrer les dents sans qu'il ne pleure trop sur son sort, sur sa médiocrité, sur les malheurs qu'il semait autour de lui. Quelques plaisanteries le firent même sourire.

Un Loupiac accompagna un entremet aux fruits rouges venant d'un grand traiteur de la ville.

« C'est la soirée du Bordeaux Blanc » remarqua-t-il.

« Comme cela, je n'ai pas changé de rayon... » sourit-elle.

En écoutant un vieux disque de pop, ils s'assirent dans le divan, faisant rouler leur Armagnac dans un

## La fille d'un soir

verre ballon, le réchauffant de leurs mains, de leurs corps, du sang qui s'obstinait à circuler dans leurs chairs.

Elle s'était assise contre lui. Pour continuer de la regarder de façon confortable, il n'eut pas le choix : il dut poser son bras gauche sur le dossier du divan, derrière le cou de la jeune femme et replier sa jambe gauche sur son genou droit.

Ses yeux semblaient ceux d'un chat. Elle le regardait avec douceur, la tête légèrement inclinée, les pupilles redressées vers lui. Son sourire était comme une lame qui fendait le coeur de l'homme.

Et lui se demandait comment elle pouvait ne pas être dégoûtée par lui, par son attitude, par son passé, par la mort et les malheurs qu'il semait sur son passage.

Ils s'étaient tus pour boire en silence leur Armagnac, le sentir couler dans leur gorge, le sentir réchauffer leur oesophage et parfumer leur palais.

Enfin, leurs verres furent vides. Ils les posèrent à peu près en même temps et elle vint se blottir contre la poitrine masculine.

« Tu n'es pas mauvais, Laurent. Tu n'es pas mauvais. Tu es sur une mauvaise voie, c'est tout. Dans une impasse que nous avons tous empruntée avec plaisir. Toi, tu t'es pris le mur avant de le voir. Fais demi-tour. C'est tout. »

Il s'aperçut qu'elle avait les yeux humides. Cela s'entendait dans sa voix.

## La fille d'un soir

Elle était une amie. Il devait la soutenir dans sa peine soudaine. Il la prit dans ses bras. Elle se blottit plus profondément, se tassant contre lui comme si elle avait voulu pénétrer son coeur. Il lui posa un baiser dans les cheveux, au sommet du crâne. Elle rit.

S'échappant soudain, elle se leva et l'obligea à la suivre en le tirant par les mains jusque dans la chambre.

Elle le laissa là, planté d'un côté du lit tandis qu'elle se dirigeait vers les deux chaises où avaient séché les deux zentaïs mais que nul n'avait songé à ranger. Elle lui lança le zentaï noir, le sien. Il l'attrapa sans vouloir comprendre.

Et elle commença à se déshabiller. Il la regarda e silence. Elle ne lui disait rien mais lui souriait. Sa poitrine jaillit, victorieuse, de son soutien-gorge. Il ne put s'empêcher de fixer un petit triangle de poils, taillée pour ne pas dépasser d'un string, et la fente qu'elle portait entre les jambes.

Elle se tenait nue devant lui.

« Eh bien, qu'attends-tu ? »

Alors, il se déshabilla rapidement, pour rattraper son retard, tandis qu'elle revêtait son zentaï blanc. Elle avait souri en regardant le phallus turgescent prêt à conquérir une nouvelle terre. Mais son maître lui refuserait ce plaisir encore ce soir. Elle le savait.

Il leur fallait encore une fois revêtir les épées du Roi Marc.



## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Au bout d'une heure de caresses, ils s'endormirent enfin. Épuisés. Comblés.

# La fille d'un soir

## Chapitre 38

Le téléphone sonnait sans vouloir s'arrêter. Laurent Mavallet se maudit : il avait oublié de brancher le répondeur. Dans ses bras, une ombre blanche gémit.

Il ouvrit la cagoule de son zentaï en glissant rapidement la fermeture à glissière et attrapa le téléphone posé sur la table de nuit tout en jetant un regard furieux vers la pendulette. Un samedi, quel était le crétin qui osait appeler à huit heures du matin ?

« Allo ? » jeta-t-il dans le microphone, furieux.

« Monsieur Mavallet ? »

La voix ne lui était pas inconnue. Elle avait l'assurance, la fermeté, qui glace le plus excité. Laurent Mavallet sut instantanément que quelque chose de grave était arrivé.

« Lieutenant Gérard Fomalhaut à l'appareil. Vous vous souvenez de moi ? »

« Euh, oui, bien sûr... »

« Je suis désolé de vous déranger de si bonne heure mais je souhaite que vous veniez me voir immédiatement. »

« Immédiatement ? Mais que... »

« Je vous expliquerai sur place. »

« Laissez moi le temps de me doucher, tout de même... »

## La fille d'un soir

« Disons à neuf heures dans mon bureau. »

L'ordre était clair. Il ne put qu'approuver. Il abandonna la masse blanche somnolente en l'embrassant sur le sommet du crâne, lui susurrant simplement un « dors ».

Il se leva, retira son zentaï qu'il mit à sécher sur une chaise et se précipita vers sa douche. Il saisit au passage le téléphone pour se commander un taxi.

Qu'avait-il fait pour qu'un policier le convoque de cette façon abrupte ? Il se vit enfermé en prison, condamné à une peine sans limite. On venait de découvrir que c'est lui qui avait tranché la gorge de Jessica Barieli. Qu'il était aussi l'auteur d'un hold-up le mois dernier.

La serviette chaude chassa ces pensées délirantes. Si on devait l'arrêter, les policiers seraient venus chez lui. On ne le convoquerait pas ainsi en lui laissant le loisir de s'enfuir à l'autre bout du monde avant qu'une alerte ne soit donnée.

# La fille d'un soir

## Chapitre 39

Carole Riquier fut réveillée par le bruit mat de la porte d'entrée que l'on claque. Elle se souvenait vaguement s'être déjà réveillée. Une sonnerie de téléphone peut-être. Ou bien était-ce un rêve ?

Un corps lourd s'effondra soudain à côté d'elle et se mit à pleurer.

Elle regarda Laurent Mavallet au travers des mailles de son zentaï. Elle le prit dans ses bras. Il était habillé et elle ne trouva pas la même sensation que la veille au soir, quand les deux tissus sensuels se frottaient sur leurs peaux excitées.

Il pleurait, mouillant le zentaï de la femme.

« Mais que se passe-t-il, Laurent ? »

« Elle est morte. Elle s'est pendue dans sa cellule. »

Quelques mots pour dire l'horreur.

« Mais tu ne l'as jamais aimée, non ? »

« C'est moi qui l'ai tuée, en lui envoyant le journal de sa fille. Elle a juste écrit quelques mots à mon attention, me remerciant de l'avoir aidée à comprendre sa fille, s'excusant par avance... »

« Calme toi. Un jour ou l'autre... »

« Ses parents étaient au commissariat. Son père a failli me tuer. Le lieutenant a dû le retenir. Je ne me

## La fille d'un soir

défendais même pas. Il hurlait que je lui avais pris sa fille et que, maintenant, je la tuais. »

« Elle ne pouvait plus changer sa vie. Elle s'en est rendue compte, voilà tout. C'était trop tard pour elle. Cela ne l'est pas pour toi. Pour nous. »

Elle le renversa sur le dos et, à genoux entre les jambes de l'homme, entreprit de le déshabiller. Il se laissa faire, se contentant de gémir.

« Il est temps de tourner la page et de construire autre chose » affirma-t-elle avec autorité.

Enfin, il fut nu. Il tremblait un peu. Il faisait un peu frais, c'est exact, mais il avait surtout peur. Il avait surtout honte.

Elle s'allongea sur lui, le réchauffant en se frottant contre lui.

Il restait paralysé, les bras le long du corps.

Elle se redressa et fendit son zentaï en manipulant la fermeture à glissière située dans son dos. Elle en jaillit comme un papillon sort de sa chrysalide.

Elle lui sourit.

Comme il ne bougeait pas, elle lui prit les mains et les posa sur ses seins nus, pour qu'il puisse les sentir, pour qu'il ressente au plus profond de son être les battements du coeur de la femme. Il en fut surpris, comme si c'était la première fois qu'il voyait une femme, comme s'il était puceau.

Il garda les bras tendus, les mains immobiles moulant la poitrine qui s'offrait à lui. Elle acheva de

## La fille d'un soir

retirer son zentaï, sans presque jamais cesser de le regarder et de lui sourire. Elle jeta négligemment la masse de tissus par terre, comme si c'était désormais une chose inutile. Mais, dans tous ses mouvements, elle avait gardé collée sa poitrine dans ces mains d'homme.

Il avait cessé de pleurer mais semblait terrifié.

Elle se recula un peu. Les mains de l'homme s'effondrèrent sur le lit, les bras toujours tendus mais plus soutenus d'aucune sorte. Il la regardait. Son corps ne bougeait pas à l'exception de ses yeux qui allaient et venaient du visage au sexe de la femme.

« Il est temps que tu changes, que tu comprennes, que tu sois homme et non plus adolescent, que tu vives enfin » dit-elle.

Elle recula encore. Elle savait qu'elle devrait tout faire. Mais l'accouchement d'un nouvel homme avait toujours été une affaire exclusive de femme. Elle savait qu'elle allait devoir accoucher de cet homme nouveau qui n'aurait plus grand chose à voir avec cet autre homme dégoûté de lui-même, cet autre qui devait mourir avant même l'heure du déjeuner.

« Tu ne cherchais que des poupées gonflées à la chair et au sang, plus agréables et valorisantes que des poupées de latex ou de silicone. Tu craignais d'aimer. Tu refusais d'aimer. Il faut que tu découvres tout le sens du mot *amour*. Il faut que tu vois que l'amitié, l'estime, le

## La fille d'un soir

respect, le partage, tout cela constitue des préalables mais non des fins. »

Elle prit dans sa bouche le phallus qui condescendit enfin à se rigidifier. Roulée en boule entre les jambes de l'homme, elle s'activa pour que la Nature fasse son office. L'homme ne pouvait pas s'y opposer : il n'était pas assez fort. Elle s'arrêta avant qu'il ne fut trop tard et se redressa, pointant son regard dans les yeux de l'homme. Un regard fort, un regard dont la volonté ne faisait pas le moindre doute mais un regard tendre.

L'homme était toujours là, comme inanimé, paralysé, le sexe dressé vers le ciel comme échappant à sa volonté, à sa terreur.

« Mais promets moi qu'on se bourrera toujours la gueule en refaisant le monde, qu'on restera des amis avant d'être des amants. »

Il se taisait.

Alors, elle s'empala sur lui en se cabrant, guidant de ses mains le phallus dans ses chairs pour qu'il s'insère comme il le fallait, comme la Nature l'exigeait. Elle se levait à demi par petits à coup avant de s'effondrer de nouveau sur ses chevilles.

Saisi d'horreur et de fascination, l'homme ne bougeait pas mais émettait de petits soupirs.

La vie reprit ses droits. La Nature ne jette jamais l'éponge. Quand il fut temps, Carole Riquier sentit en elle un jet puissant et humide l'inonder. Alors, gardant en elle le précieux messager de la vie qui,

## **La fille d'un soir**

progressivement, retrouvait sa mollesse, elle s'allongea sur l'homme et lui murmura à l'oreille les seuls mots dont elle se rappelait.

« Je t'aime. »



# La fille d'un soir

## Chapitre 40

Carole Riquier se réveilla brusquement. Elle se redressa dans son lit en poussant un petit cri d'horreur. Elle rejeta le drap qui la couvrait sur le côté du lit. Le cauchemar était revenu.

Elle regarda autour d'elle : tout était calme, rassurant, blanc. Elle aperçut des barreaux d'acier protégeant une ouverture avec, un peu plus loin, une vitre. Le mur était épais. Au travers de cette fenêtre, elle vit que le ciel était bleu, que le soleil brillait par une belle journée de printemps.

Elle resta assise sur son lit, les bras cerclant ses jambes. Elle soupira. Puis elle redressa son oreiller contre le mur et appuya son dos sur lui tout en allongeant ses jambes. Elle posa ses mains sur son ventre. Elle n'était plus seule. Elle le savait. Elle le savait parce qu'elle était femme et que les femmes savent ce genre de choses avant même qu'une technique quelconque ne leur confirme. Elle sourit.

En face d'elle, une petite table de bois brut était vide. Elle avait faim. La chaise était bien rangée contre le mur.

La serrure de la porte tinta d'un son métallique ordinaire tandis que quelqu'un tournait une clé dedans.

## La fille d'un soir

Carole Riquier entendit la gâche être repoussée, le ressort gémir. Le moindre bruit était le bienvenu pour couvrir le souvenir du cauchemar.

Elle tira un peu sur le bas de sa tunique de coton blanc pour mieux couvrir ses hanches. Elle n'aimait pas avoir ses jambes entièrement nues comme cela. Et elle avait dû demander pour pouvoir garder une culotte. Elle n'était peut-être pas pudibonde mais il y avait des limites tout de même... Elle réussit à rattraper le drap blanc et à le rejeter sur ses jambes tandis qu'on entra dans sa chambre.

L'infirmière entra en portant un plateau avec le petit déjeuner. Il y avait une tasse métallique remplie d'un liquide sombre et chaud qui aurait peut-être dû être une sorte de café selon la volonté de son fabricant. A côté, un petit pain au lait. La même chose que la veille et que chaque jour avant.

« Bonjour. Comment allez-vous ? Je vous ai entendu crier quand je servais dans la chambre d'à côté. Encore le même cauchemar ? »

« Bonjour. Oui, c'était juste le même cauchemar. Je vais voir le docteur aujourd'hui ? J'en ai assez de rester enfermée ici... »

« Oui, c'est prévu. Il semble que vous vous remettiez mieux de vos émotions que... »

L'infirmière hésita, se tut et rougit.

## La fille d'un soir

« En effet » lui sourit Carole pour couper court à sa gêne. Il est vrai que cela pouvait difficilement être pire.

L'infirmière posa le plateau sur la table en bois.

« Bon appétit. »

« Merci. Et au fait, vous avez les résultats de... »

« Normalement, c'est au docteur de vous le dire mais, oui, vous aviez raison. Félicitations. Enfin, si vous voulez le garder... »

« Bien sûr que je le veux ! » s'offusqua Carole.

« A cause du risque de grossesse, on ne vous a pas donné un traitement trop puissant. »

L'infirmière ressortit et reverrouilla la porte.

Carole Riquier posa ses mains sur son ventre et sourit. Elle avait raison.

Elle posa les pieds sur le sol froid et frémit. Elle enfourna ses pieds au plus vite dans les pantoufles qui attendaient. Puis elle rejoignit la table de bois, se saisit du pain au lait sans s'asseoir, et le mordit à pleines dents en regardant par la fenêtre.

La journée serait belle. Sa vie serait belle et celle de son enfant aussi.

Ses yeux humides brouillèrent sa vision. Le bleu de ciel devint rouge. Elle revit son cauchemar tout en

## La fille d'un soir

étant éveillée. Il fallait qu'elle l'affronte, qu'elle le regarde en face, qu'elle l'élimine, qu'elle assume ce qui était arrivé.

Elle venait de faire l'amour. Elle s'était assoupie, heureuse, comblée. Elle ne le savait pas encore mais la Nature était en train, déjà, de faire son office.

Qu'est-ce qui l'avait réveillée ? La faim peut-être : il était plus que l'heure de déjeuner. L'odeur acre ? L'humidité poisseuse qui ne ressemblait pas à celle d'un lit remplie de la sueur de deux amants ?

Elle était calmement allongée sur le dos, les bras le long du corps mais son coeur commençait à battre la chamade. Une sorte de terreur s'emparait d'elle sans qu'elle n'en comprenne les raisons.

Sa main trempait dans quelque chose. Elle la porta devant ses yeux. Elle était rouge. Elle dégoulinait de sang.

Carole s'était retrouvée par terre, comme si elle avait été expulsée du lit par quelque force surnaturelle. Mais les draps lui retenaient encore les pieds. Elle se dégagea en les agitant avec une folie furieuse tout en hurlant.

Elle put voir la main de son amant, reposant sur le drap rougi de sang, dérangée par la sortie brutale de la femme. Les doigts s'écartèrent, laissant s'échapper un cuter comme on en utilise dans tous les bureaux. La

## La fille d'un soir

lame était sortie ce qu'il fallait pour rester rigide tout en ayant le pouvoir de coupe maximum.

Laurent Mavallet avait deux sourires, dont l'un partait d'une oreille pour rejoindre l'autre.

Elle ne pouvait pas s'approcher, vérifier qu'il était mort ou, au contraire, qu'il pouvait encore être sauvé. Elle se leva, s'appuya contre le mur en hurlant.

Saisie d'hystérie, elle avait regardé autour d'elle, tentant d'apercevoir à travers ses larmes de terreur quelque chose qui pourrait l'aider.

Il y avait eu cette feuille de papier, posée en évidence sur le bureau.

Elle s'était approchée et avait lu.

*« Du mauvais rôle  
Personne ne veut  
Et pourtant, pas de bol,  
Il faut bien qu'il soit pour l'un des deux  
Je ne veux pas d'un bon rôle  
Finir bourgeoisement enchainé  
Je ne peux plus assumer le mauvais.  
Alors, je l'endosse mais je m'en vais.  
Adieu.  
Tant pis si tu m'aimais.  
Tant pis si je t'aimais. »*

Carole Riquier avait réussi à trouver un téléphone, à composer un numéro d'urgence. Comment

## La fille d'un soir

son interlocuteur avait-il compris quelque chose ? Avait-il d'ailleurs compris quoique ce soit à ces onomatopées qu'elle se souvenait avoir prononcées ?

Elle avait accueilli les pompiers nue, juste couverte de sang et de pleurs. Elle avait ouvert la porte et leur avait montré la chambre sans pouvoir aligner deux mots compréhensibles.

Ils l'avaient enveloppée dans une couverture de survie puis lui avaient injecté des sédatifs.

Elle s'était réveillée ici, dans cette chambre blanche.

Son enfant non plus n'aurait pas de père. Mais elle lui assurera son avenir. Elle lui expliquera. Elle saura trouver les mots. Quelque soit son sexe.

# La fille d'un soir

# La fille d'un soir

## Table des matières

CHAPITRE 1.....	7
CHAPITRE 2.....	11
CHAPITRE 3.....	15
CHAPITRE 4.....	19
CHAPITRE 5.....	24
CHAPITRE 6.....	27
CHAPITRE 7.....	30
CHAPITRE 8.....	33
CHAPITRE 9.....	38
CHAPITRE 10.....	43
CHAPITRE 11.....	47
CHAPITRE 12.....	51
CHAPITRE 13.....	53
CHAPITRE 14.....	57
CHAPITRE 15.....	60
CHAPITRE 16.....	66
CHAPITRE 17.....	70
CHAPITRE 18.....	73
CHAPITRE 19.....	77
CHAPITRE 20.....	80
CHAPITRE 21.....	82
CHAPITRE 22.....	84
CHAPITRE 23.....	88



## La fille d'un soir

CHAPITRE 24.....	92
CHAPITRE 25.....	95
CHAPITRE 26.....	100
CHAPITRE 27.....	103
CHAPITRE 28.....	111
CHAPITRE 29.....	114
CHAPITRE 29.....	120
CHAPITRE 30.....	122
CHAPITRE 31.....	124
CHAPITRE 32.....	132
CHAPITRE 33.....	134
CHAPITRE 34.....	138
CHAPITRE 35.....	148
CHAPITRE 36.....	155
CHAPITRE 37.....	158
CHAPITRE 38.....	163
CHAPITRE 39.....	165
CHAPITRE 40.....	170